

n°34

16 août 1997

10 F

corbières

Le quotidien du banquet

matin

L'état de guerre

La vertu à l'épreuve
de l'histoire

Affiche : La justice et la guerre > l'Aude des lettres : Charles Trénet >

Crimes et vertus en Corbières : L'histoire sainte et l'opéra du pauvre > Cadavre exquis : Philippe Rochette, Jacques Joulé >

Un été, des étals : La noisette > Garrigue : Les immigrées clandestines > Inédits : Pierre Bergounioux

S

Café de la promenade



Thierry Jaubert
Lagrasse



VIGNERONS
DE CAMPLONG

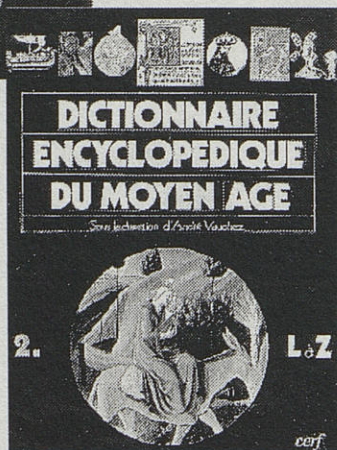
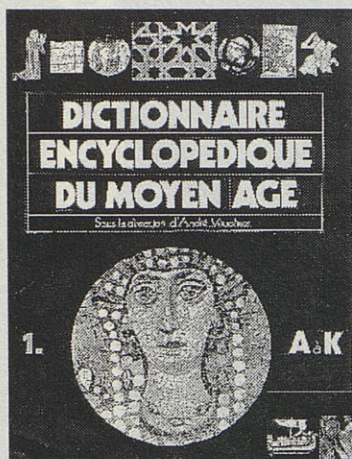
AOC CORBIÈRES
ROUGE, ROSÉ, BLANC

CAVEAU OUVERT TOUS LES JOURS

DÉGUSTATION GRATUITE

ÉTAPE TERROIR
PAYS CATHARE

11220 CAMPLONG D'AUDE
Tél : 04 68 43 60 86 – FAX : 04 68 43 69 21



DICTIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE DU MOYEN ÂGE

Sous la direction d'André Vauchez, directeur de l'École française de Rome,
assisté de Catherine Vincent et d'une équipe éditoriale composée de 30 consultants

*La première synthèse en deux volumes de toutes les
connaissances actuelles sur le Moyen Âge
600 auteurs, 3200 notices, 600 illustrations en noir et blanc
et 16 pages en couleurs hors texte, index raisonné.*

De l'Islande à la Chine...

1000 ans d'histoire qui s'étend du ^{VI}e au ^{XV}e siècle.

Un instrument de travail et de culture destiné autant aux historiens
qu'au grand public...

Une diversité de thèmes qui reflète l'immense richesse de cette
période :

art et architecture, droit, littérature, musicologie, histoire des
sciences et des techniques, institutions ecclésiastiques, enseignement
philosophie.

Prix spécial de lancement valable jusqu'au 31/12/97
pour les 2 volumes : 1490 F (au lieu de 1890 F)

éditions du cerf

Le régime de la preuve

La philosophie n'est pas seule convoquée à rendre compte du couple crimes et vertus. L'histoire l'est également, qu'elle soit histoire immédiate ou se donne pour objet un passé plus lointain ; qu'elle prenne en compte l'Italie bouleversée par la guerre au XVI^e siècle, et les grands textes politiques et historiques qui en découlèrent, ou que, plus près de nous, elle s'intéresse au noyau de vérité d'affaires judiciaires irréductibles les unes aux autres.

Rendre compte de l'action des hommes, n'est-ce pas, avant tout, dire les choses telles qu'elles sont ou ont été, avec la plus grande exactitude possible, avec le souci d'approcher au plus près la vérité des temps et des hommes ? Cette démarche, soumise volontairement au régime de la preuve, bien loin d'être une pure naïveté positiviste ou empiriste, pourrait bien être le préalable nécessaire à toute pensée.



en couverture : Paolo Uccello,
La bataille de San Romano, détail.

petits formats

samedi 16 août

- 9 h** Parution du n° 34 de *Corbières matin*.
 > sortie pédestre.
 L'ermitage de Saint-Victor à Fontjoncouse: panoramique.
- 11 h** > cycle vidéo *Un siècle d'écrivains*
 « Dino Buzzati »
- 11 h** > atelier de philosophie pour les enfants.
- 15 h** > cycle vidéo *Un siècle d'écrivains*
 « Dino Buzzati »
- 15 h 30** > atelier de philosophie pour les adultes.
- 16 h** > les rencontres de l'abbaye, au petit cloître
 « De Bruay en Artois à Dutroux. Le crime : valeur de la preuve ou manifestation blanche? », par Alain Raybaud.
- 17 h** > cycle vidéo *Un siècle d'écrivains*
 « Dino Buzzati »
- 18 h** > les rencontres de l'abbaye, au petit cloître
 « La politique et la guerre. Savonarole, Machiavel, Guichardin ». Comment penser la cité quand l'état de guerre vient bouleverser les certitudes, par Jean-Louis Fournel et Jean-Claude Zancarini.
- 19 h** > le rendez-vous des orgues, à l'église.
- 21 h 30** > cinéma aux étoiles
Le journal d'un séducteur, de Danièle Dubroux, en présence de la réalisatrice.

Les orgues

Le dernier rendez-vous des orgues, ce soir à 19 h, avant le grand concert de dimanche.



entretien

16h

Crime :

la valeur de la preuve

Entretien avec Alain Raybaud

Affaire de Bruay-en-Artois,

manifestation blanche en Belgique,

condamnation sans preuve d'Ovidio

Bompressi, Giorgio Pietrostefani et

Adriano Sofri : Alain Raybaud soumettra

ces trois affaires judiciaires à l'analyse.

Il ne faut – pense-t-il – réclamer à la justice ni l'indulgence, ni l'amnésie, mais

la preuve. L'éthique qui se fonde sur la

recherche de cette dernière devrait être

au cœur de tout acte de justice

Au petit cloître, à 16 heures.

— Tu es un ancien leader étudiant des années 68, tu as été cuisinier et journaliste gastronomique, tu es auteur de romans policiers (tu viens de publier, dans la série « Le Poulpe », La Lune dans le congélateur) et... journaliste à Corbières matin. Qu'est-ce qui t'a amené à vouloir parler au Banquet de la valeur de la preuve, en partant de l'affaire de Bruay-en-Artois et, plus proche de nous, de l'affaire Dutroux en Belgique ?

— Je dirais plaisamment qu'il s'agit d'un « retour du refoulé ». Dans un numéro de *Paris-Match*, on passait en revue les grandes énigmes judiciaires non résolues : parmi elles, celle de Bruay-en-Artois. Et puis, une émission sur *Arte*, consacrée à la justice, traite de la même affaire, présentée comme un exemple des dysfonctionnements de la justice, de l'écart entre les préoccupations des gens et la justice... Quant à l'affaire Dutroux, elle est sans doute, du fait des rebondissements, de la mobilisation massive qu'elle a provoquée, une des affaires judiciaires les plus importantes des vingt dernières années, d'autant qu'elle a eu un retentissement européen.

De voir et de lire, dans les réactions autour de ces affaires, des faussetés s'accumuler et se répandre, m'a incité à tenter de répondre, au moins en présentant des fragments



de pensée droite, qui requièrent un travail factuel d'analyse. J'ai pensé que le Banquet sur « Crimes et vertus » était le lieu adéquat d'une telle réflexion. Tu parlais à l'instant de mes différentes casquettes (militant gauchiste, cuisinier, etc.). Eh bien, le Banquet pour moi est un lieu où l'on peut surmonter ces éclatements des inscriptions particulières, parler sans se référer à ces diverses étiquettes, intervenir en étant fidèle à ce qu'on est au fond de soi.

— *Pourrais-tu rappeler ce que fut l'affaire de Bruay-en-Artois ?*

— En 1973, le meurtre de Brigitte Dewaere, fille de mineur, provoque une explosion de colère populaire qui se focalise sur la figure d'un notaire et de sa femme, désignés comme coupables parce que les turpitudes qu'on leur reproche indiquent « forcément » leur culpabilité. Trois éléments vont renforcer cette certitude populaire de la culpabilité du notaire. 1. L'arrestation, dans un premier temps, d'un jeune du coin, Jean-Pierre, chômeur et fils de mineur; on y voit la preuve que la justice, pour des raisons de classe, veut protéger le « vrai » coupable et se refuse à tenir pour bon le lien nécessaire entre turpitudes et culpabilité. 2. L'intervention du « petit juge » Pascal qui dénonce une justice « à deux vitesses ». Il est membre du syndicat de la magistrature mais, par ailleurs, partisan de la peine de mort. 3. L'action du journal maoïste *La Cause du peuple* qui soutient la thèse de la culpabilité; or, ce journal a un réel écho à Bruay, en particulier grâce aux campagnes qu'il a menées, après le terrible accident de Fouquières-lez-Lens, sur la sécurité dans les houillères, contre l'idée qu'il y a une fatalité des accidents du travail.

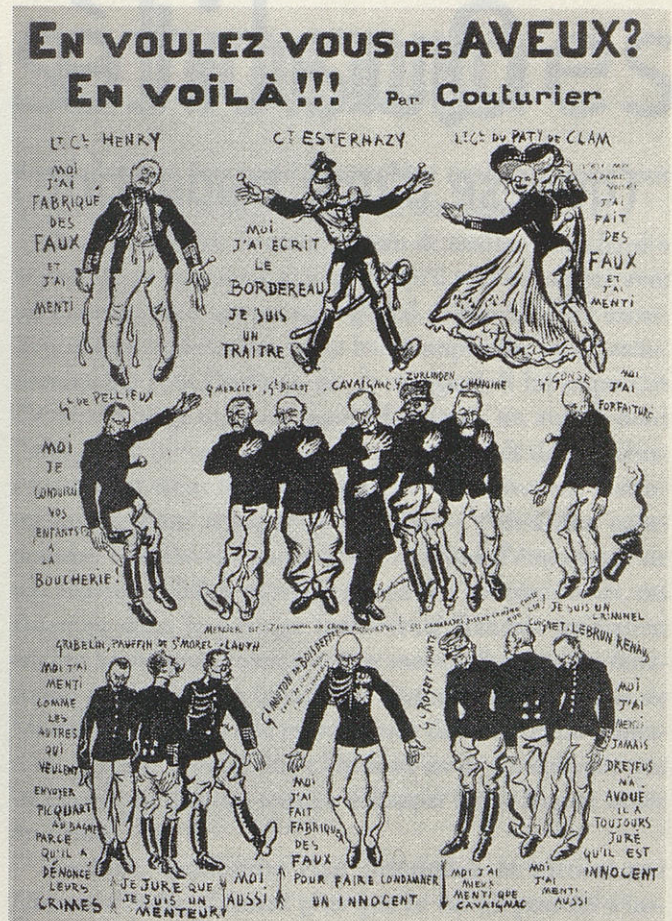
Ce n'est un secret pour personne que je faisais partie du groupe qui publiait ce journal. Dans ma mémoire, bien que je n'aie pas été physiquement présent à ce moment-là (je suis un militant du Sud, de Nice, puis de Toulouse), Bruay est un lieu présenté comme celui de la honte. Et c'est précisément pour résister à l'effacement de mon, de notre histoire, que je pense nécessaire de rendre compte de ce lieu et de ce moment, dans ce qu'il a de noir, pour que ce qu'il y a de lumière dans cette histoire ne soit pas occulté. Un des

points de cette réflexion s'appuiera sur la discussion autour de la justice populaire qui s'est menée alors, dans *Les Temps modernes*, entre « les maos » (Benny Lévy et André Glucksman) et Michel Foucault.

— *Comment articules-tu Bruay avec l'affaire Dutroux? Dans un cas, on n'a jamais trouvé le coupable, dans l'autre, on connaît le criminel, on l'a arrêté. N'y a-t-il pas là une différence fondamentale?*

— Dans le cadre de mon propos, qu'il y ait ou non un coupable n'a pas d'importance. Ce qui importe, c'est que le désir d'oblitérer l'horreur du crime passe par une demande : il faut que quelqu'un paie, qu'il soit coupable ou non. Certes, Dutroux est coupable, mais ce qui m'intéresse c'est la tentative d'exorcisme qui s'ensuit, la construction de la figure du monstre et, si possible, des monstres, de ses complices, l'extension de cela par la rumeur. Comme exemple de ce phénomène, on peut prendre celui du vice-ministre belge qui, uniquement parce qu'il avait déclaré être homosexuel (et sans qu'il ait le moindre lien direct avec Dutroux ou son affaire), a été forcé de démissionner.

Au fond, ce que je voudrais, c'est convoquer la justice et l'histoire, montrer qu'on doit être très exigeant, qu'on doit s'en tenir au régime de la preuve. Car l'établissement de la preuve est un moyen nécessaire pour pouvoir mettre à mal les mystifications, c'est un préalable nécessaire pour pouvoir rendre compte du monde tel qu'il va, ou ne va pas. Un bel exemple d'une histoire qui se pose la question de l'établissement de la preuve, c'est *Le Juge et l'Historien*, le livre que Carlo Ginzburg a consacré à l'affaire de Sofri, Pietrostefani et Bompressi – trois anciens militants révolutionnaires des années 68 condamnés, cette année, à 22 ans de prison pour l'assassinat d'un commissaire de police commis en 1972 – afin de démontrer leur innocence. Dans cette affaire-là, si l'histoire a fait son travail, la justice s'y est refusée; et la position morale de Sofri, Pietrostefani et Bompressi ne cesse de l'interpeller. Leur position par rapport à la justice – pour parler en terme de taumachie, leur *sitio* : la place qu'on occupe dans l'arène, et la distance que l'on prend avec le toro – c'est de ne réclamer ni l'indulgence ni l'amnésie mais



Dessin dreyfusard de Couturier

la preuve : ce *sitio* c'est la place même de la morale.

— *Dis donc, Alain, est-ce que ton intervention n'aurait pas pour fonction de reprendre, par une étude de cas, bonne part des thématiques du Banquet de cette année : l'éthique du torero dont nous a parlé Alain Montcouquiol, les suggestions théoriques de Jean-Claude Milner, l'exigence exprimée par l'un des titres de Corbières matin (« qualifier, dénoncer, combattre »)?*

— (Rires) En tout cas, je crois à la nécessité de ne pas rompre la chaîne!

Propos recueillis par Gaston Poule.

portrait

18h

Qualité des temps,

(genèse d'une traduction)

Pour Jean-Louis Fournel et Jean-Claude Zancarini, traduire la pensée politique italienne des XV^e et XVI^e siècles ne fut que secondairement remplir un devoir à l'égard de lecteurs qui ne pouvaient avoir accès, depuis longtemps, aux textes de Savonarole et Guichardin, éclipsés en France par le renom – grevé de contresens – de Machiavel. L'atelier qu'ils animent déploie une intense activité d'exégèse et de traduction à l'École Normale Supérieure de Fontenay, mais répond en profondeur à un souci et un désir qu'aucun cadre institutionnel, fût-il le plus ouvert et le plus libre, ne pourrait satisfaire : inventer en français la traduction d'une langue naissante – qui n'est plus le latin – pour dire le politique, au service d'une pensée se détachant du droit, de la théologie et de la rhétorique, et se libérant du moule forgé par Thomas d'Aquin autant que d'une lecture de l'histoire ancrée dans l'expérience communale. C'est là un souci traducteur dont l'intensité s'accorde à l'acte de rupture que ces œuvres ont constitué en leur temps, comme à l'acte critique auquel on peut aujourd'hui les soumettre.

Inventer, via l'exercice de la traduction, une langue française capable de dire l'inquiétude civique et morale des penseurs italiens de cette époque, ce n'est pas accomplir une simple translation. La fidélité répond ici à une exigence dont rend assez bien compte le mot, désormais décrié, de praxis (c'est-à-dire de pratique consciente d'elle-même) : entendons par là que la rigueur lexicale, historique et philosophique dont font preuve Fournel, Zancarini et leurs collaborateurs, est le fait de chercheurs et de traducteurs qui, voulant dépasser les barrières disciplinaires qui séparent linguistes, historiens et philosophes, entendent retirer de leur lecture de Savonarole et Guichardin des concepts pouvant, à distance de plus de quatre siècles, permettre une prise – un discours résurgent – sur la réalité politique et morale de nos années.

qualité des hommes

Ainsi, pour Zancarini, l'érudition – dans son sens le plus large et le plus actif – ne s'imposa qu'à partir de l'échec d'une des composantes de son engagement politique antérieur : la radicalité. « L'érudition, dit-il, devenait le terrain où, dans le rapport aux textes et à moi-même, une morale personnelle pouvait être mise en acte, qui prolongerait celle qui avait été la mienne lors des années militantes, et qui reposait sur l'exigence de ne pas tricher. » Et de rappeler qu'écoulant, dans le petit cloître de Lagrasse, Alain Montcouquiol exposer la morale du torero dans l'arène, il avait trouvé dans cette posture, à l'instar de Leiris mais sous un autre angle, une métaphore de la véracité à laquelle il aspirait.

Au sortir de 68, restait pour Zancarini la question : à présent, que faire ? La réponse fut : je sais lire, je sais traduire, je constate que lire et traduire ont à voir avec la nomination du réel dans sa complexité, dans son feuilletage, dans sa diversité contextuelle. Au moment d'entreprendre cette plongée dans les œuvres de Savonarole et de Guichardin, il importait qu'il vérifiât en lui-même le goût des concepts, condition d'un goût réinventé du politique, si on entend par là une conscience extrême de la qualité (ou substance) d'une époque.

Au XVI^e siècle, Guichardin, spectateur du marasme italien, de Rome mise à sac et de tous les effets du « mauvais gouvernement », propose, avec son *Histoire d'Italie*, le tableau de quarante ans d'état de guerre, où les tentatives d'une nouvelle pensée politique n'ont pas écarté le spectre du désastre, dans un pays encore inexistant, dans une mosaïque d'états livrée aux stratégies des monarchies étrangères et à la rapacité de leurs troupes. Certes, une part de l'inspiration guichardinienne trouve sa source dans ce deuil de la « liberté d'Italie », mais combien plus importante apparaît dans son maître livre la tension de la volonté : com-

prendre et faire comprendre, continuer envers et contre tout à concevoir son écriture comme un acte politique.

Pour Jean-Louis Fournel, le vœu de traduire Guichardin remonte à sa vingtième année, lorsqu'il voulut rompre avec un discours idéologique trop global, d'une lisibilité excessive, inapte à saisir, dans toute leur complexité, les déterminations qui font l'événement. À cet égard, il lui importait d'éviter le piège qui avait nom Machiavel, un auteur dont l'image était brouillée par la notion caricaturale de « machiavélisme » et dont le propos avait été trop souvent instrumentalisé. Pour échapper à ce piège – c'est-à-dire comprendre Machiavel à partir des conditions d'émergence de son œuvre – il fallait porter le regard vers ces trous noirs, ces absences dans le paysage intellectuel français qu'étaient encore Savonarole (caricaturé en moine illuminé ou fanatique) et Guichardin (considéré comme un faire-valoir de Machiavel et un simple représentant de l'oligarchie florentine). Il fallait éviter d'écrire l'histoire en ne considérant que les cimes : en d'autres termes, échapper à une lecture isolée du *Prince*.

Traduire Guichardin était prioritaire, et surtout son *Histoire d'Italie*, d'autant plus que ce travail pouvait s'inscrire durablement : quels autres traducteurs auraient à cœur, avant plusieurs générations, de livrer à nouveau ces milliers de pages en français ? Quant à Savonarole, le traduire allait s'imposer en lisant Guichardin, celui-ci attribuant dans son livre une place inaugurale à l'année 1494, ainsi qu'à l'éphémère république savonarolienne qui suivit. Savonarole, pour Fournel comme pour Zancarini, n'était pas le prédicateur apocalyptique dont une certaine tradition transmettait l'image hallucinée, mais l'opposant le plus radical à la figure du tyran, un être taraudé par l'espace laïque et les affaires de la cité. Les questions que les traducteurs se posaient revenaient à savoir comment un religieux avait pu, à un certain



Jean-Claude Zancarini
et Jean-Louis Fournel

moment de son parcours, être plus qu'une parole légitime, et engager son corps et ses actes mêmes en tant qu'incarnation d'une légitimité transcendante. En outre, comment ce natif de Ferrare avait-il pu s'imposer à Florence ?

Aux yeux des traducteurs, Machiavel, Savonarole et Guichardin, malgré certaines apparences (en particulier le recours fréquent de Machiavel au modèle antique face à des situations de crise qu'il s'efforce de décrypter), partagent une même conscience du caractère unique, irréductible, de l'histoire immédiate, du contemporain, ce qui modifie radicalement le rapport, le tressage possible, entre passé et présent. Désormais, plus rien ne va de soi dans l'usage des mots, des notions et des modèles les plus récurrents de la tradition politique.

Concernant Guichardin, la lecture de Fournel et Zancarini s'est basée sur la conviction d'être en présence d'un auteur qui ne propose pas l'épure de la cité idéale mais les concepts nécessaires au décryptage des temps modernes. D'où l'insistance avec laquelle ils soulignent que Guichardin renonce, plus que Machiavel et Savonarole, à tout modèle lorsqu'il tente de comprendre, c'est-à-dire de considérer la seule « condition des temps ». Ouverture inédite de la pensée à la notion d'événement.

Cette ouverture caractérise aussi, de façon très mimétique, la démarche des traducteurs : leurs impératifs reproduisent avec exactitude ceux de la pensée de Guichardin ; en effet, comment traduire autrement qu'avec une précision exacerbée celui qui s'attacha le premier à lire le réel politique

hors de tout cadre préétabli, donc avec une attention inédite aux phénomènes en tant que tels, dans leur absolue singularité?

Mais traduire (cette réappropriation mythique d'un surgisement premier) ne suffit pas à faire émerger de l'œuvre les concepts : la part de préfaces, de notes, est appelée à croître sans cesse. Le lecteur peut éprouver la sensation d'un encerclement progressif, mais l'appareil conceptuel qui lui est proposé est toujours profondément nécessaire et de plus en plus clairement délimité.

À travers la méticulosité de leur démarche, les traducteurs ont reconnu chez Guichardin, par-delà l'exact relevé qu'il accomplit des faits, une exigence éthique qui lui était déniée par une tradition critique dominante, laquelle voyait dans son œuvre « l'évangile d'une génération corrompue ». C'était ne pas entendre ce qu'affirment Savonarole, Machiavel et Guichardin, à savoir que la « qualité des temps » – c'est-à-dire peu ou prou la conjoncture – révèle implacablement la « qualité des hommes ».

Mais l'époque, la nôtre, où se déploie le travail de Fournel et Zancarini, par quoi se caractérise-t-elle? On répondra, schématiquement : par le « consensus mou », l'absence de catégories, ces discriminants qui permettraient d'identifier à nouveau amis, adversaires, alliés, ennemis. Tout semble confluer pour rendre la violence et le conflit indéchiffrables sous la surface lisse d'une réalité que d'aucuns se plaisent à dire déjà virtuelle. Or, une certaine utilisation perverse de la déréalisation et du manque de repères actuels – qui exercent une usure insidieuse sur le courage, sur l'endurance, sur le désir de clarté – est tout aussi violente, sous ses apparences pacifiées, que les formes antérieures, plus frontales, plus immédiatement identifiables, de l'antagonisme entre les hommes. Il est des individus qui exploitent la confusion et d'autres qui la subissent. Comment cet état des choses, où la domination de l'économie, de ses critères, et les discours incantatoires autour de la

« pensée unique » avaient la prétention de rendre impossible la guerre en Europe, peut-il faire écho d'une manière quelconque à l'état de guerre que connut l'Italie où vécurent Savonarole et Guichardin? En d'autres termes : quelles sont aujourd'hui les conditions de réception de ces auteurs? En outre, la lecture de ces traductions fournit-elle des instruments pouvant contribuer à déchiffrer des conflits du temps présent jusqu'alors tacites, afin de les rendre productifs dans le champ collectif et moral? Une question qui hante le « retour du politique », à peine observé mais déjà devenu, chez la plupart, un truisme comme l'était auparavant la disparition de ce-même politique. Une question qu'à leur niveau, apparemment « inoffensif », n'éludent pas les traducteurs, et qui s'exprime entre autres dans la figure de Savonarole, dans son injonction permanente (*Firenze non far sangue*, Florence ne fais pas couler le sang) et dans son incapacité à penser ce problème taraudant : que faire de l'ennemi?

Mais traduire est aussi, et d'abord, affronter une langue et se révèle école d'écriture, non seulement quand il s'agit de textes littéraires, mais également, et peut-être plus encore, dans le champ historique et politique, puisque la beauté d'un texte est porteuse d'une force et d'une énergie qui rendent ce texte plus vrai, alors qu'on pourrait, dans ce champ-là, confondre vérité du texte et simple justesse des énoncés.

Une telle expérience de traduction duelle ou bicéphale ne fut possible, depuis 1986 et dans l'approfondissement de milliers de pages, qu'en raison d'un long compagnonnage intellectuel entre les deux traducteurs, antérieur au début de leur travail et qui permit d'en expliciter progressivement les règles : synergie, complémentarité, dialectique, exigence de clarté. Soit autant de composantes qui fortifièrent cette entreprise et surent l'établir dans le temps tout en préservant son acuité.

> Bernard Simeone

rencontre

18h

la fortune de la vertu

Un moment et un lieu

Accoler les noms de Savonarole, Machiavel et Guichardin, c'est désigner un moment et un lieu. Le moment, c'est celui des guerres d'Italie; il s'agit d'une coupure fondamentale dont le sens n'échappe pas aux contemporains : tout a été bouleversé par l'arrivée des troupes françaises en Italie en 1494. L'état de guerre est une donnée permanente que résume une formule employée par Machiavel dans une lettre envoyée à Francesco Guicciardini « toujours, d'aussi loin que je me souviens, ou bien on a fait la guerre ou bien on en a parlé » ; la guerre entraîne une *mutazione delle cose* — une variation, un bouleversement des choses : rien n'est plus comme avant. Dès 1508, Guichardin résume en une phrase le sens qu'a pris la « descente de Charles VIII » : « Ainsi était entrée en Italie une flamme, une peste qui non seulement changea les États, mais aussi les façons de les gouverner et les façons de faire la guerre. » Trente ans plus tard, en rédigeant son *Histoire d'Italie* qu'il fait débiter précisément en 1494, « année qui ouvrit la porte à d'innombrables et horribles calamités », il développe cette formule, la précise mais n'en change pas le sens : c'est bien une période nouvelle qui a commencé en 1494. Lorsque Charles VIII entra à Asti le 9 septembre 1494, il apporta avec lui en Italie « les menaces d'innombrables calamités, d'accidents très horribles, et le changement de presque toute chose. Avec son passage, en effet, commencèrent non seulement les mutations d'États, subversions de royaumes, ravages de contrée, ruine de villes, massacres fort cruels, mais aussi nouvelles habitudes, nouvelles mœurs, nouvelles et sanglantes façons de guerroyer, maladies inconnues jusqu'à ce jour; et les instruments du repos et de la concorde italiens furent à tel point désordonnés que [...] d'autres nations étrangères, d'autres armées barbares eurent tout loisir de la fouler aux pieds impitoyablement et de la dévaster »

Le lieu : Florence, avec sa tradition républicaine, son attachement à la *libertà*, terme signifiant à la fois l'indépen-

par Jean-Louis Fournel et
Jean-Claude Zancarini

dance de la cité et la forme républicaine de son gouvernement — et ce malgré les soixante années de gouvernement médicéen qui, de 1434 à 1494, tendait vers le principat. La conjoncture qu'ouvre l'état de guerre amène la mise en place d'une forme politique nouvelle, le grand conseil. La réflexion des républicains florentins part de l'analyse de cette conjoncture nouvelle : analyse pratique, pragmatique. On connaît la formule de Machiavel — *andare drieto alla verità effettuale della cosa* (« suivre la vérité effective de la chose ») ; Guichardin indique pour sa part qu'il faut considérer *la natura delle cose in verità* (« la nature des choses en vérité ») et qu'il ne faut pas se laisser aveugler par la « splendeur des mots » mais considérer la « substance des choses ». Il s'agit pour l'un comme pour l'autre d'appliquer cette forme réaliste d'analyse à une situation concrète : « la qualité des temps », « la condition des temps ». On rencontre d'ailleurs des formulations semblables, au tout début de la période historique considérée, dans les sermons sur Aggée de Savonarole prononcés en décembre 1494, au moment même où le débat porte sur la réforme du gouvernement de Florence après la fuite de Pierre de Médicis : il faut, dit Savonarole, tenir compte des *mutationi e diversità de'tempi* et, en fonction de ces changements et diversités, ne pas hésiter à changer les lois et les formes de la vie en commun. Le caractère nouveau de l'expérience vécue est donc perçu d'emblée, et marque profondément les débats théoriques et politiques.

La vertu à l'épreuve de l'Histoire

Ce qui se passe n'est donc plus lisible avec les vieux instruments de la formation traditionnelle (liée aux impératifs moraux du clan et de la famille) ni avec les plus récents modèles de vertus républicaines romaines (chères aux humanistes et dont les Florentins entre tous revendiquent l'héritage). La double crise du paradigme communal et du para-

digme humaniste plonge la vieille cité guelfe dans une crise où l'enjeu de la droite interprétation des faits est loin d'être strictement intellectuel : ce qui est ici et maintenant en cause c'est la survie même de l'État. La guerre ne se déroule plus aux frontières, elle n'est plus un simple ballet des compagnies d'aventure attentives à ne pas subir de trop lourdes pertes, elle vise le cœur de la cité et l'horizon du conflit ouvert c'est la survie même de la république.

Cependant, loin de se contenter d'un constat et de s'enfermer dans une lamentation élégiaque, les auteurs qui nous occupent sont conduits par le danger mortel qui pèse sur le corps politique à interroger la faiblesse de la cité. Pour comprendre pourquoi les armées étrangères ont pu s'enfoncer sans coup férir, ou presque, jusqu'au royaume de Naples, il faut analyser ce que Savonarole puis Machiavel appelleront *corruption*. Le sens qu'ils donnent à ce mot n'est pas rigoureusement le même - pour des raisons évidentes liés aux statuts différents de paroles qui sont, dans un cas, en partie religieuses et, dans l'autre, rigoureusement laïques - mais le ton et le style que la radicalité tragique de la notion implique, sont semblables et le sentiment d'urgence est commun aux deux auteurs. Il ne s'agit pas de se contenter de remèdes ponctuels, on n'a plus le temps d'attendre, d'espérer jouir de ce « bénéfice du temps » qui est au centre de la traditionnelle sagesse des marchands.

Le langage de la guerre parasite, déplace puis transforme les deux vieux langages dominants du droit et de la vertu classique, respectivement portés par les juristes médiévaux et par les chanceliers humanistes. La république n'est plus suffisamment sûre d'elle-même, de la bonté et de la « naturalité » indiscutées et indiscutables de ses institutions et de ses dispositifs, pour ne pas les passer au crible des impératifs du temps présent et de l'état d'urgence. L'homme vertueux ne peut plus être, dès lors, simplement un individu singulier à qui ses qualités personnelles, sa formation et la juste conception de ses devoirs de citoyen ou de bon chrétien

(selon les époques, les postures ou les régimes) assurent un rôle privilégié dans l'État et dans l'Histoire, quels que soient les événements qu'il affronte. Selon les cas, selon la conjoncture, ses qualités peuvent être ou non appropriées au moment, sa formation ne pas lui donner les compétences nécessaires, ses convictions républicaines rester impuissantes devant la gravité des périls. La mesure de la vertu, c'est désormais la capacité à répondre aux défis de ces « temps étranges » (Guichardin), à s'inscrire dans la logique de ces « temps contraires » (Machiavel), bref, à ne pas se soumettre passivement à la fortune, à ne pas être pétrifié devant la déesse aux yeux bandés.

Mais avant cela, il convient de faire place nette des illusions entretenues par la triomphante vertu humaniste du Quattrocento, ce sera, pour une bonne part, l'œuvre du propos savonarolien, apparemment si opposé au surgissement du discours machiavélien mais qui, en fait, le rend possible. Trop chrétienne et thomiste pour subir un déplacement, la vertu savonarolienne reste un point obscur dans les attendus politiques de ses sermons, toujours attentifs, en revanche, à dénoncer justement les prétentions des « sages du monde » : elle n'a de place positive qu'à considérer l'indissoluble lien entre la réforme morale du citoyen (sa *conversion*) et la réforme du gouvernement de la cité. En revanche, la dénonciation des vices de l'ennemi, et en particulier ceux du tyran, image même de l'homme bestial livré à ses passions, est centrale dans toutes les interventions du prieur de Saint-Marc. Quelques années plus tard, la vertu perd son unicité triomphante et suffisante d'une autre façon chez Guichardin : elle se dissout presque dans une valeur très générique ou très technique (la vaillance du soldat). Mais cela ne signifie pas pour autant, bien entendu, que le contenu de la notion soit absente du propos de Guichardin, sauf à le considérer comme le tenant d'un réalisme rampant et d'un immoralisme cynique et sceptique. Guichardin se méfie en effet constamment de l'usure des mots, de la varia-

FRANCESCO GUICCIARDINI

HISTOIRE D'ITALIE

1492-1534

II - 1513-1534



Clément VII

BOUQUINS

ROBERT LAFFON

FRANCESCO GUICCIARDINI

HISTOIRE D'ITALIE

1492-1534

I - 1492-1513



César Burgin

ROBERT LAFFONT

BOUQUINS

bilité du sens qu'ils peuvent prendre selon les situations, des oblitérations qu'ils favorisent ou des dissimulations qu'ils entraînent. La vertu guichardinienne ne s'enferme pas dans un mot et ne se limite pas à un contenu déclinable : elle est tout entière dans la capacité qu'un homme a ou n'a pas de réagir, de se comporter en homme face à l'adversité, parce que selon ses mots « les temps contraires sont la pierre de touche du cœur des hommes ». Machiavel, quant à lui, semble prendre une autre voie puisqu'on sait bien que, loin d'abandonner le concept de vertu, il lui donne un statut et un rôle de premier plan dans le dispositif théorique du *Prince*. On le doit en partie, sans doute, au respect que Machiavel a toujours manifesté pour ses « chers Romains » (pour reprendre une expression récurrente de l'*Art de la guerre*), à l'influence dans son parcours de la méditation sur Tite Live et, plus généralement, à sa solide éducation humaniste. Si ce n'est que, chez Machiavel, l'exemple romain n'appelle pas une admiration passive et n'est jamais un modèle figé, aisément reproductible, qui échapperait aux aléas des temps. Ainsi, contrairement aux historiens républicains de la Rome antique, il accorde peu d'importance aux vertus ancestrales quasiment « naturelles » des premiers Romains : ce n'est pas leur austérité et leur simplicité qui leur ont permis de conquérir le monde mais la qualité des institutions républicaines capables d'inculquer et d'entretenir la vertu dans les cœurs des paysans-soldats. La vertu machiavélique se déploie donc au croisement d'une proposition de réforme de la république, dans laquelle les nouveaux « ordres bons » sont porteurs de vertu civile et militaire chez tout citoyen, et d'une compréhension conjoncturelle de l'occasion (*l'occasione*) qui appelle l'acte de rupture singulier, illustrant la *virtù* du prince. L'action individuelle de celui qui saisit l'occasion de bousculer la fortune est ainsi indissociable de la volonté d'instaurer des institutions qui puissent garantir la diffusion de la vertu. L'intervention héroïque du prince nouveau, à la façon de la dictature pro-

visoire des Anciens, est alors un moyen ponctuel d'échapper au cercle vicieux de la *corruption* qui pourrait bien faire disparaître la cité, avant même que l'on ait pu mettre en place le nouveau gouvernement souhaité : elle permet d'articuler état d'urgence et réforme, attention nécessaire aux brutales nécessités du temps présent, analyse et dépassement des erreurs du passé proche et espoir fondateur de la création d'un nouvel ordre collectif à venir. Dans ce geste théorique, où se répondent, se tressent et se complètent les propos du *Prince* et des *Discours*, la *virtù* machiavélienne ne réaffirme pas seulement le lien, cher au républicanisme classique, entre la vertu et le bien commun : elle devient ce qui permet à l'homme de résister à la *fortuna*. Mais cette résistance active ne se fait pas au nom, ni au moyen, de l'éloge d'une vie active (participation aux affaires de la cité) et d'une concorde qui ne seraient pas menacées par la fureur de l'Histoire : dès lors que la fortune est déploiement de la violence (celle de la guerre extérieure et celle des conflits intérieurs), Machiavel entend créer une possibilité pour le citoyen de s'introduire de nouveau dans les bouleversements de l'Histoire, d'y marquer sa place, d'agir sur les événements, bref de la re-politiser. Ce qui, au passage, rend tout à la fois possible, d'un côté, l'affirmation de l'écriture de la politique comme une des formes nécessaires de l'action politique et, de l'autre, l'émergence d'une autre façon d'écrire l'Histoire (qui après les *Histoires florentines* de Machiavel trouvera son accomplissement dans la rédaction de l'*Histoire d'Italie* de Guichardin). Puisque la providence et les hommes si sages qu'ils en deviennent providentiels ne suffisent plus à faire l'économie de l'historiographie, toute histoire se fait histoire politique et toute réflexion politique se fonde sur l'analyse de l'Histoire.



Les Suisses à la bataille de Marignan,
détail du tombeau de François I^{er}, abbaye de Saint-Denis.

Faire face!

La qualité des temps, qui oblige à penser différemment, à donner un sens nouveau aux termes que l'on emploie, à réinventer un langage qui puisse dire la complexité du réel, est aussi un révélateur de la qualité des hommes. Paradoxalement – car il est courant de voir dans la figure de Machiavel l'image même de la coupure entre politique et morale ou dans Guichardin celle du pragmatisme rampant – ce qui se joue dans ce rapport des temps et des hommes se nomme l'éthique.

Ceci peut se lire dans l'exhortation finale du *Prince* à libérer l'Italie, qui donne sens à tout l'ouvrage. Il y a un enjeu central : la rédemption de l'Italie. Le terme apparaît à plusieurs reprises dans le dernier chapitre : il s'agit d'arrêter le cycle de la corruption, d'éviter, si faire se peut, la mainmise étrangère sur l'Italie. Plutôt un prince nouveau que la lente agonie de l'Italie ! Cela revient à assumer le risque de l'échec, mais non sans combattre jusqu'au bout pour tenter de sauver l'essentiel : l'existence même de Florence, la liberté même de cette « pauvre Italie ».

Cette tension, cette volonté de faire face, unit Machiavel et Guichardin dans l'ultime tentative des puissances italiennes pour empêcher Charles Quint de se faire « seigneur de l'Italie », après la défaite des armées françaises à Pavie en 1525. L'un comme l'autre – les lettres qu'ils échangent alors, ou adressent à d'autres correspondants, en font foi – estiment qu'il faut mener, « de toutes ses forces, sans un poil qui pense à la paix », une guerre résolue contre les armées impériales. Guichardin sera d'abord l'artisan de la ligue de Cognac unissant les Italiens aux Français puis le lieutenant du pape aux armées, quand il s'agira de s'opposer, sur le terrain, aux troupes impériales ; Machiavel suivra son ami – son « presque frère » – lors des opérations militaires, acceptant de lui servir de secrétaire, d'émissaire, de conseiller sans doute : cette « occasion » est peut-être la dernière, il ne faut pas la laisser s'échapper comme on l'a fait trop souvent par

le passé. On sait que cette tentative échoua et que le sac de Rome, en 1527, fut la catastrophe – au sens strict – qui indiqua la fin de la liberté de l'Italie, le début d'une longue saison de domination espagnole.

Les avatars d'un des « avertissements politiques » de Guichardin permettent de penser ce que furent les espoirs des républicains florentins et leur échec. Guichardin écrit en 1512 : « Il y a trois choses que je désire voir avant ma mort : l'Italie débarrassée de tous les barbares ; une république bien ordonnée dans notre cité et le monde libéré de la tyrannie de ces scélérats de prêtres ». En le réécrivant, en 1528, il rajoute un membre de phrase qui montre son désarroi : « mais je doute, même si je vis longtemps, de voir une seule d'entre elles ». Lors de la dernière rédaction, en 1530, il supprime purement et simplement cet « avertissement » : ce parcours textuel est la parabole même de l'échec.

Mais la posture morale qui avait poussé à combattre ne disparaît pas pour autant : la volonté de rendre compte de cet échec, de comprendre et faire comprendre ce qui s'est passé, est au cœur de la décision d'écrire l'*Histoire d'Italie*, et Guichardin, lors des dernières années de sa vie, se consacre, de toute son âme, à cet acte d'écriture. Ce faisant, il reprend à son compte une position que Machiavel avait exprimée dans ses *Discours*, où il expliquait sa démarche en affirmant qu'il est du devoir de « l'homme bon » de léguer à ceux qui viendraient après lui « ce bien » – entendons à la fois les espoirs et les instruments de leur réalisation – que les temps adverses ne lui avaient pas permis d'obtenir.

« Nous marchons dans les ténèbres, avec les mains liées derrière le dos afin de ne pouvoir éviter les coups », écrivait Guichardin à son ami Machiavel, le 7 août 1525. Le devoir de l'homme qui marche dans les ténèbres est de tenter, toujours, d'allumer au moins une lumière, d'éclairer le champ de bataille afin que chacun sache avec qui et contre qui il combat : cette attitude, ne faut-il pas l'appeler vertu ?

cinéma aux étoiles

21h 30

Le Journal du séducteur

de Danièle Dubroux

C'est un homme encore jeune – trente ans – lorsqu'il rédige en 1843 le *Journal du séducteur*. Il lui reste douze ans pour établir un projet philosophique et écrire une œuvre qui fondera l'existentialisme. Aujourd'hui, chargé de la culpabilité d'un héritage blasphématoire qu'il voudra expier toute sa vie, il rompt ses fiançailles avec Régine. Et pour mieux se couvrir de cendres, publie ce *Journal* par lequel il veut choquer l'objet éloigné de sa passion et porter, lui, la faute de la rupture. On trouvera chez bien d'autres écrivains, Kafka en particulier, une vie sentimentale aussi volontairement non ordonnée. Mais ils n'ont pas, sauf étalage narcissique, tiré de ces échecs à la conformité une œuvre aussi singulière. Écoutons ce qu'en dira plus tard son auteur, Søren Kierkegaard : « Ce titre est en parfaite harmonie avec tout le contenu. Sa vie – dit-il à propos du "séducteur" – a été un essai pour réaliser la tâche de vivre poétiquement. Doué d'une capacité extrêmement développée pour découvrir ce qui est intéressant dans la vie, il a su trouver et, l'ayant trouvé, il a toujours su reproduire ce qu'il a vécu avec une veine mi-poétique. »

Est-ce de ce « mi-poétique » que Danièle Dubroux a voulu marquer son *Journal du séducteur*? Elle ne cesse dans tous les cas d'aller et venir, pour son portrait de Don Juan, entre deux registres, entre deux atmosphères, entre deux langages. Et pour mieux accomplir ce ballet elle n'a pas hésité à diviser son personnage en deux. Ici, Sébastien, gauche, égaré, rédacteur immature d'un journal intime, dans lequel il confesse des doutes qu'il voudrait croire siens, note les désirs dont il se croit l'objet. Là, Grégoire, séduisant, ombrageux, nimbé d'un charme étrange dont il use pour dérouter ses partenaires féminines. Grégoire est influencé par sa grand-mère, qui croit à l'envoûtement que procure la



cycle vidéo

11h

15h

17h

Dino Buzzati de Didier Martiny

Est-ce que l'homme ressemble à son œuvre ? Si l'on en croit le portrait de Dino Buzzati réalisé par Didier Martiny, la réponse est évidemment non, tant il est difficile de faire coïncider la beauté sévère de l'écriture du *Désert des Tartares* et l'aristocrate à la fois pervers et candide dont parlent ses amis... Comme il est pratiquement impossible de juxtaposer l'essentialité de la question que pose, en guettant les Tartares, le lieutenant Drogo – la raison d'être de toute existence humaine – et l'homme, qui tout à la passion qu'il découvre pour l'alpinisme ne se rend pas même compte de l'avènement du fascisme en Italie, ou qui, journaliste au *Corriere de la Sera*, à Milan, continue à écrire pendant l'occupation allemande... « Buzzati, c'était un imbécile avec un petit oiseau dans la gorge, qui lui dictait des mots dont il ne comprenait pas la beauté », résume l'un de ses amis... Évoqué au travers des images des maisons où il a demeuré, des interviews qu'il a accordé, des témoignages de quelques-uns de ses amis et de sa sœur, Dino Buzzati revit aussi par quelques dessins, des pages manuscrites illustrées, des tableaux... Portrait déconcertant d'un homme insaisissable, à la fois provocateur et discret, critique d'art et peintre, musicien et auteur de livrets d'opéras, écrivain, poète et journaliste... et dont la voix de Jean-Louis Trintignant, lisant quelques extraits de textes, éloigne, à défaut de les dissoudre, les mystères.

> N.Z.

lecture du livre de Kierkegaard. Le livre sert dès lors de témoin, dans un relais, une noria légèrement hypnotique qui pourrait continuer si la lumière de Claire, sa simplicité, sa candeur complice ne réveillait ce monde enchanté.

La fantaisie – au sens hoffmannien – est « mi-poétique », mi-cruelle. On ne joue pas à Dr Jekyll et Mr. Hyde sans risques. Cette cascade d'influences à laquelle se douchent les personnages peut les submerger. La folie guette, d'un trottoir de la rue Visconti à un porche du quartier Mazarine. Les voisins inquiètent, les maisons, qui témoignent des errances de Balzac ou de Baudelaire, sont surchargées de tableaux, l'harmonium, instrument du grand-guignol, prélude au raptus. La raison même, représentée par le psychanalyste, céderait-elle à l'envoûtement ? Ce n'est pas sans l'ironie chère à Kierkegaard que Danièle Dubroux regarde le monde de ses personnages. Dans leur va-et-vient, l'inquiétante étrangeté convoquée cède sous la charge, volontairement, ou se dilue dans l'irrésistible duo formé par Sébastien et la mère de Claire. L'attention, soutenue, se plaît à se laisser soudoyer par l'énigme, et le corps à rire.

Enfin, comme pour se démarquer des tendances au fétichisme qui environnent le livre ainsi scénarisé de Kierkegaard et l'érigent en objet magique, la réalisatrice recourt à la citation. Ainsi, quelques secondes sous le ciel de Carl Dreyer viennent-elles ouvrir un immense puits de lumière. La folie de Johannes, personnage clé de *Ordet*, si elle renvoie à Kierkegaard et à la question de l'influence, de la croyance, continue encore de nous troubler par la question du miracle de la résurrection.

> Christian Thorel.

cagnat

15 Août 92

NOIR

ÉCHANGES DE VUE à l'abbaye

ARRÊTEZ LES CONNERIES
CONNARD

SUIVEZ LE MODE
D'EMPLOI,
EXCELLENT
LIVRE

T'AVAIS
QU'À
L'UTILISER!

LOGIQUE
D'AYATOLLAH

25 \$
plus les
frais

DIDIER
DAENHICK

MARTIN

NAUTIN



Plongée dans des zones noires



Hier, dans le petit cloître, les « cris et chuchotements » de Didier Daeninckx, Roger Martin et Jean Vautrin devaient être entrecoupés de lectures et suivis d'interventions sur les croisements entre l'Histoire et des scénarios qu'autorise, permet ou entraîne l'écriture de romans noirs. Ils commencèrent par exposer les raisons qui ont pu conduire l'un, l'autre ou le troisième à embrasser ce choix littéraire (et politique), mais ce qui compta surtout ce furent les « cris » qui ont suivi. On en vint très vite à aborder ce qui tenait à cœur à Daeninckx et Martin : la présence, notamment dans le monde du roman noir, de personnes dont l'engagement politique à gauche de la gauche va de pair avec une certaine complaisance, voire un soutien indéniabla, pour les négationnistes.

Daeninckx, directement interrogé à propos de l'annonce dans *Corbières matin* de la parution de son prochain livre, *Le Goût de la vérité*, où il se livre à une dénonciation très documentée du parcours de Gilles Perrault, fut mis sur la sellette. Le public ressentit fortement les enjeux d'une discussion passionnée, qui permit de mettre en évidence quelques points forts de l'enquête. Loin de ressusciter une théorie du complot de funeste mémoire ou d'encourager des amalgames qui ont pu affleurer à certains moments dans le débat, il s'agissait de parcourir une voie étroite. Didier Daeninckx a montré ainsi, grâce à une calme démonstration factuelle, comment il est possible de mettre au jour, dans un certain nombre de parcours individuels (dont la conjonction finit parfois par créer de vrais réseaux ou par en rejoindre d'autres dont les liens avec l'extrême-droite sont établis), une continuité obstinée et convaincue dans l'affirmation de thèses abjectes. Celles où se mêlent un antisémitisme et une forme de négationnisme plus ou moins voilés qui, sans toujours nier l'existence des chambres à gaz, établissent des comparaisons et des parallèles qui oblitèrent la spécificité du génocide.

> J.-L. Fournel

Librairie (suite)

Qu'entend-on par littérature noire ? Tout dépend de l'âge. Hier un gamin de dix ans s'est penché sur « Le Poulpe » et la « Série noire » et n'ignorant plus les qualités des libraires ici a demandé « un bouquin qui fout la trouille, mais grave. » Qu'entend-on par l'âge ? C'est beaucoup plus étrange. Une dame est venue au rayon enfant et a demandé un précis d'histoire romaine pour une enfant de quatre ans car « il est temps qu'elle se cultive vraiment ». À part ça, hier, jour de rencontre avec Didier Daeninckx, Roger Martin et Jean Vautrin, le rayon noir n'a certes pas été épuisé, mais il a bellement fondu.

> Ph. R

Charles Trénet

Il ne faut pas exagérer Charles Trénet

Il ne faut pas exagérer : Charles Trénet n'est pas André Breton. En France, où l'on a toujours tendance à trop en faire, il est assez bien vu de ranger le poète narbonnais sur l'étagère « Surréalistes », sous le prétexte que l'on croise, dans ses chansons, des canards qui parlent anglais ou des noix pleines de régiments en manœuvre. Le Surréalisme était un mouvement révolutionnaire qui se voulait « pure pratique d'existence » (Maurice Blanchot), et qui prévoyait bruyamment de faire table rase de bien des choses dont Trénet, tout au long de sa vie, s'accommoda toujours avec gentillesse... Le soulèvement des âmes ne dépassa jamais chez lui les barricades dressées par Jack Lang en une ultime tournée électorale de Mitterrand II, et sur les tables des grands rendez-vous du siècle, on chercherait en vain, entre tous les autres, le nom du « fou chantant ». En fait de Manifeste, on voit bien de quoi il s'agit : une geste d'habiles calembours, une fantaisie impertinente, et qui fait rêver — *Les jours de repassage, dans la maison qui dort, la bonne n'est pas sage, mais on la garde encore. On l'a trouvée hier soir, derrière la porte de bois, avec une passoire, se donnant de la joie.*

Il ne faut pas exagérer : Charles Trénet n'est pas non plus Maurice Carême, poète officiel des réceptions de cours élémentaire. La preuve ? En 1982, les Immortels le retoquèrent en leur Académie, lui refusant aux trois tours d'une élection blanche et un peu ridicule le siège très vacant du duc de Lévis-Mirepoix. Après tout, Trénet, « jeune printemps en marche » — ainsi l'appelait Max Jacob —, a souvent poussé la fantaisie dans d'ultimes retranchements, où elle est bien obligée, pour s'en sortir, de casser les briques du tout-venant. Au début des années soixante, le lieutenant-colonel Fabre écrivit au Premier Ministre, Michel Debré : « Trop souvent les artistes prennent avec l'amour-propre et la dignité des gendarmes des libertés inadmissibles. Des chansons telles que *L'Âne et le Gendarme*, dans laquelle Charles Trénet propose une comparaison à l'avantage de l'âne, dépassent les limites acceptables. Les gendarmes admettent

par Jean-Michel Mariou

qu'on les plaisante, pas qu'on les ridiculise. Ils s'élèvent contre la grossièreté et la méchanceté de Charles Trénet. »

Il ne faut pas exagérer : Charles Trénet est audois. On le voit à son état civil, mais surtout au courage insensé dont il a fait preuve pour célébrer Carcassonne par des vers que les mirlitons de la Stasi auraient peut-être hésité à pondre – « *Joyeuse Cité de Carcassonne* » écrit-il emporté par le devoir, et l'on se demande si l'on peut pousser la licence poétique aussi loin, jusqu'à trouver joyeux notre sinistre Médiévaland !

Il ne faut pas exagérer : surtout pas l'amour que Trénet porte à son pays d'origine. S'il s'agit de célébrer les paysages de l'enfance ou les chromos moyens, tout va bien. Pourvu que l'on se soit échappé. À son maître et ami Albert Bausil, infatigable agitateur, poète, journaliste et comédien perpignanais, qui lui mit au cœur ses premières folies, et qui jouait Rostand au théâtre de Perpignan, il écrit : « *C'est la gloire, la totale réussite. Et c'est aussi ton point faible, Albert, cette gloriole de préfecture, j'allais écrire cette gloriote, puisqu'il s'agit de L'Aiglon. Depuis longtemps un aigle de plus d'envergure te maintient dans ses serres. Tu feins de ne pas le voir, de te moquer de lui, même de ne pas y croire. Pourtant, tu sais qu'il existe et qu'il ne te lâchera plus, ce rapace appelé Province* ».

Il ne faut pas exagérer : Charles Trénet a une rue qui porte son nom, à Narbonne...



Épiphanie

L'Histoire Sainte et l'opéra du pauvre

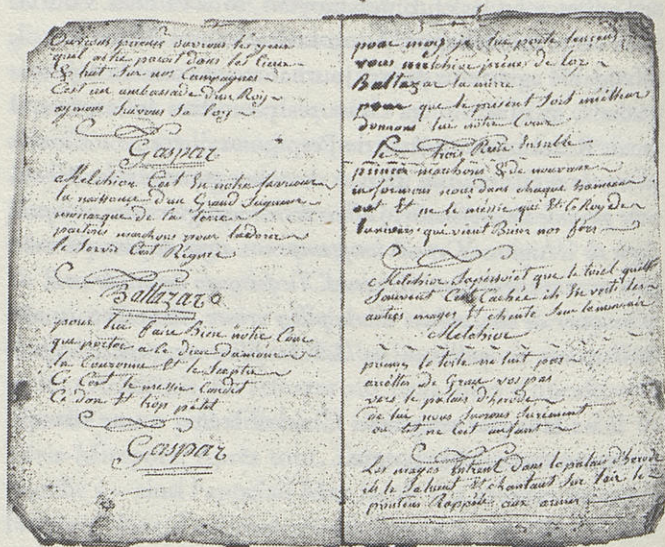
par Dominique Blanc

Le 11 février 1778, à Lézignan, des acteurs amateurs ont représenté pour la première fois une pièce de théâtre chantée, *L'Adoration des Rois Mages*, pour l'édification des habitants de la ville. Deux copies manuscrites de cette pièce nous sont parvenues. Celle ayant servi à la représentation de Lézignan et une autre, conservée dans les archives de la mairie d'Argelliers, où il est indiqué qu'elle a servi à guider sept représentations dans l'Église de Quarante entre 1746 et 1762. Le texte, en tout point semblable à celui de Lézignan, sauf pour l'orthographe, a été recopié dans un « *Cayé De Ladoration Des Rois mages fait par moy Yhacinthe Espardeillias, Serrurier Daumicillé à quarante le 18 avril 1808, natif de Fabrezan* »

Nous ne savons, de ces pieuses représentations, rien d'autre que ce que nous apprennent les indications scéniques portées en marge du texte. Il nous suffit, grâce à elles, de les imaginer : « *alors herode appelle Ses pages Et leur hordonne d'avertir les Escribes Et docteurs de la loy Et chante sur lair autres fois javaies un ament...* » La langue en est, sauf pour les bergers qui utilisent le parler du peuple, un français calqué sur l'occitan, un idiome hybride que la plupart des acteurs devaient chanter sans vraiment le comprendre. La musique, sans aucun rapport direct avec les tonalités de l'action dramatique, est empruntée aux airs de cour, passés eux-mêmes par les chemins détournés des opéras bouffes de la capitale. Des airs de cantiques provençaux, alors à la mode, viennent compléter le tableau :

« *Les mages arrivent a la veu dune Étoile chantant sur lair me promenant a petis pas ou lan directe : Ouvrons prien-*

ces ouvrons les yeux / quel astre paroît dans les Cieux / & luit sur nos campagnes / (...) Les mages Entrent dans le palais d'herode ils le saluent Et chantans sur lair le printens Rappelle aux armes (...) Herode troublé dun tel Récit par ce que il Crain



detre dépouillié du Royaume qu'il avoit usurpé chante Brusquement seur lair a la vengudo de nadal, etc...»

Florilège d'airs de cour, de bouts-rimés et de poésie populaire, ce théâtre religieux chanté dans les églises de campagne fait des vertus chrétiennes le thème privilégié d'un opéra du pauvre.

L'Énigme des morts sans corps

par Philippe Rochette
et Jacques Joulé

L'idée lui est venue presque naturellement. À force de tricoter des histoires, de monter des commandos fraternels et festifs, Didier Daeninckx démarre au quart de tour. Au demeurant, le thème de ce troisième Banquet du livre, qui interrogeait les crimes et les vertus, ne pouvait pas le laisser indifférent. Ainsi est né ce cadavre exquis, comme une blague, comme un défi. Pendant dix jours, dix écrivains de romans policiers ont inventé une histoire, de chapitre en chapitre, selon le principe du « passe à ton voisin » inventé par les surréalistes. Patricia Tarpon, Didier Daeninckx, Stéphanie Benson, Robert Deleuse, Dominique Manotti, Maud Tabachnick, Jean-Jacques Reboux, J.-B. Pouy et Alain Raybaud ont ainsi tricoté cette sombre histoire où la garrigue et les paysages de Lagrasse croisent bruyamment les vilains de cette fin de siècle. Aujourd'hui, Philippe Rochette et Jacques Joulé bouclent la boucle. C'est vraiment fini ?

À la manière dont elle me prit la main, je sentis que Philomena exultait. « Eurêka, le chaînon manquant, et c'est ainsi qu'Allah est grand ! » La longue fille brune et belle répétait ce refrain en m'entraînant vers l'abbaye. L'endroit si paisible d'ordinaire était méconnaissable. Ça ressemblait à la ligne Maginot un soir d'alerte pour rire, avant que les Panzerdivisionen n'attaquent pour de vrai, ailleurs. Les sectateurs allaient et venaient par groupes de dix, déboulaient dans les cours, se cognaient aux croisements des cloîtres, s'emmêlaient les pinceaux aux débouchés des couloirs et s'empressaient de reprendre au plus vite l'air martial qui convenait à leur plastique athlétique. Les cris aussi se mélangeaient : « Ils ont pris le Maréchal ! », « Deux phalanges à l'entrée principale ! » « Suivez-moi au passage de la rivière ! » Dans cette agitation burlesque, personne ne faisait attention à personne et je me laissais conduire par

Philomena dans ce qui ressemblait de plus en plus à une histoire de fous.

Une secte nazie, des assassins du GIA, un stock de barbouzes barbouzants, une assemblée générale où tout le monde semble connaître tout le monde au fin fond des Corbières, du cadavre à foison qu'on fabrique ici et qu'on dépose en Algérie, une déclaration délirante du chef de la secte sur la manière de semer le chaos, car il en sortira toujours quelque chose, et pour couronner le tout, des hommes bleus qui débarquent en grand uniforme du désert et interrompent la fête juste au moment où l'assemblée s'apprêtait à reprendre en chœur l'hymne du père Ubu.

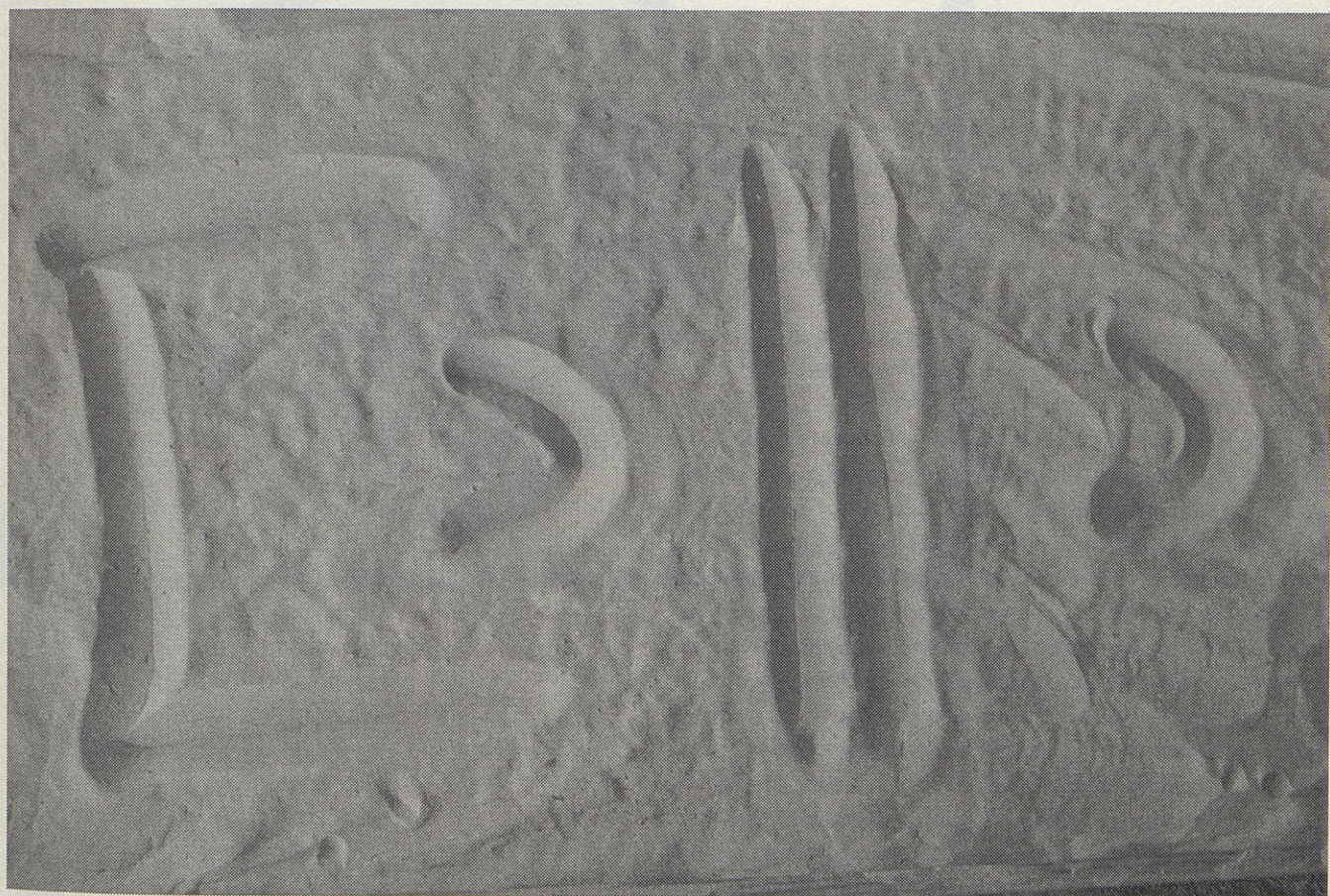
Philomena s'arrêta devant une porte et m'interpella : « Miss Tyller, c'est le moment de nous montrer que l'agent secret français est aussi bien équipé que les meilleurs. » Je tirai de ma poche un passe dernier modèle et me mis à farfouiller dans la serrure à barillet, améliorée de ressorts divers et de clapets variés. L'agent français en valant un autre, la porte s'ouvrit sur un escalier à volée sarrasine (tiens?), dont le plâtre respirait encore. Philomena précéda Caroline et je leur emboîtai le pas. L'escalier comme je m'en doutais débouchait sur un souterrain étayé de pierres taillées qui ne comptait plus les siècles. Philomena claqua des doigts : « Service. » J'allumai ma torche, notre pérégrination reprit. Philomena s'arrêta devant une niche où un ciboire finissait de se laisser ronger par le vert-de-gris. Elle ramassa une poignée de sable et en frotta les côtés. « C'était du tifi-nagh ! » L'abrasion fit apparaître une suite de signes inconnus de moi, chacun gravé sur une des sept faces du ciboire. « C'est l'écriture touareg, poursuivit Philomena, malheureusement je n'y comprends rien. »

« Moi si ! » La voix dans notre dos nous fit nous retourner instantanément. Encore un homme bleu ! Bel homme d'ailleurs, grand et maigre sous la robe ample, le regard profond sous le turban qui lui cachait le visage. Où était son méhari ? Je perdis le goût de pouffer quand le voile tomba et

que je reconnus Nourredine et un méchant riot gun qu'il tenait d'une main à la manière de quelqu'un qui sait s'en servir. Il avait bien changé le petit camé que j'avais laissé enchnouffé sur un capot d'épave automobile. « Je comprends votre surprise Stéphanie Tyller, mais voyez-vous, chez les Touaregs aussi il y a des jumeaux. Nourredine était là pour garder le secret, il n'est plus là, j'emporte le secret que nous avaient confié les saints chrétiens assassinés par ces chiens enragés. Vous ne le connaîtrez jamais, je peux bien vous en parler : c'est le secret du royaume de mille ans. »

J'avais lu ça sur le Net en tombant sur le site du Banquet du Livre. Ces sages jeunes gens avaient scanné une vieille brochure sur l'histoire de l'abbaye, les sept ermites qui habitaient Lagrasse avant que la ville soit construite, leur rencontre avec Charlemagne et son armée en route pour guerroyer contre le sarrasin, le coup de la multiplication des pains que leur avait fait l'ermite Thomas, les longues discussions dudit avec l'empereur à la barbe fleurie, et les bassesses commises par le père de l'Europe pour extorquer le secret des ermites, allant jusqu'à faire construire l'abbaye et proposer en vain à Thomas d'en devenir le boss. « Les Touaregs n'aiment pas les empires, reprit Nourredine, surtout s'ils doivent durer mille ans. Que les fous de Dieu s'emparent du secret en Algérie, et c'est reparti pour la course au califat. Je prends le ciboire et *salam alheikoum*. » Il prit aussi ma lampe et disparut dans le noir.

Ça tombait bien, j'avais pris le goût d'y nager. Qu'est-ce que je foutais dans cette histoire où on se massacrait pour des légendes de bonnes femmes qui auraient vu grand ? C'est à ce moment-là que Philomena se mit à penser à haute voix. « Les sept moines assassinés en Algérie par le GIA devaient connaître le secret. Tout le monde sauf moi, la reine des courges, qui infiltre un mouvement de nazillons pendant deux ans, sans me demander pourquoi ces barges se sont installés ici, qui les regarde fouiller en secret les sous-sols en croyant qu'ils se préparent à jouer la forteresse assié-



gée et qui ne comprend pas toutes les connections entre cintrés de Dunkerque à Tamanrasset. C'était ça : un califat de mille ans là-bas, un reich de mille ans ici. »

J'étais atterrée d'entendre délirer la fille qui passait son temps à me sauver la vie. Je lui dis que non, pas elle, pas ces sornettes, ras-le-bol, c'était sérieux, qu'elle n'allait pas se mettre à y croire elle aussi. « Qu'est-ce qui te dit que j'y crois, et d'ailleurs peu importe : l'essentiel c'est que eux y croient, c'est même pour ça que ça dézingue pas mal dans cette histoire ! »

Tout en devisant sur le mode de l'engueulade, nous progressions dans le souterrain et finîmes par retrouver l'escalier à tâtons. Revenues au jour, nous trouvâmes l'abbaye aussi paisible que d'habitude. Plus âme qui vive. Sur la route on apercevait un convoi de camions : le camp avait déménagé.

Je remontai au village et appelai le numéro rouge. Mon patron décrocha aussitôt. Il ne m'en laissa pas placer une. « Je sais tout, la gendarmerie vient de transmettre un rapport au ministère sur l'attaque. Maréchal s'est empoisonné,

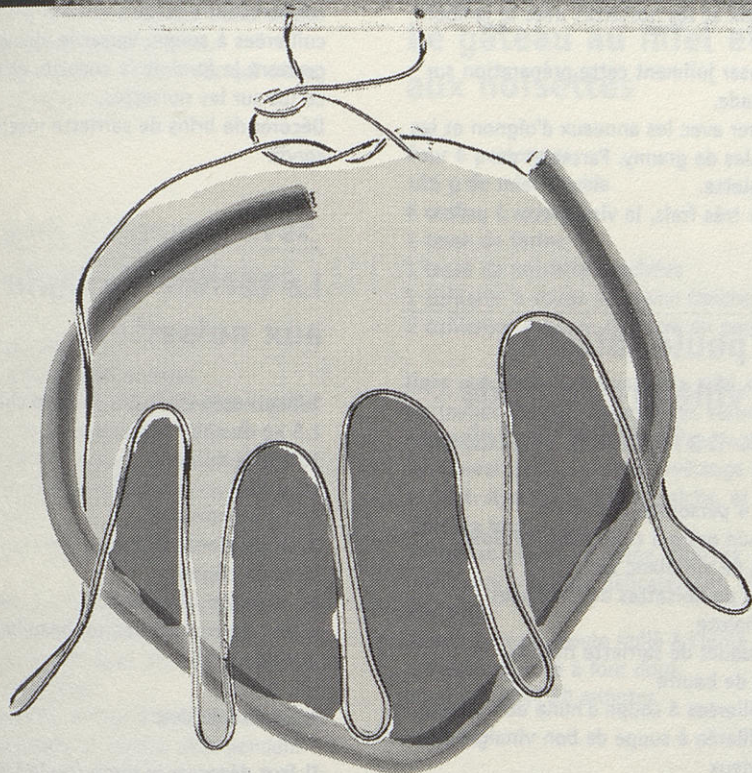
son corps a été retrouvé à la sortie de Lagrasse : pastille de cyanure. Vous rentrez à Paris. Terminé. » Je pris sur moi de dire que non, que je voulais une explication et pourquoi n'avait-on trouvé aucun prétexte pour arrêter les frais avant, qu'Al Capone était tombé bêtement sur un redressement fiscal. « Vous n'avez pas compris que c'est trop pratique pour tout le monde des barjots prêts à tout. Il suffit de tirer les ficelles pour que ça pète où on veut. Mais là ça commençait à faire beaucoup de marionnettistes : la CIA, les services secrets algériens, nous, et je viens d'apprendre que le Vatican avait même deux éminences sur le coup, dont une grise. Vous rentrez ! »

Que faire d'autre ? Lagrasse était écrasée de soleil. À l'ombre d'un platane, Philomena me faisait signe. Je traversai l'esplanade en songeant que je n'en savais pas plus sur son rôle et que personne ne semblait s'en soucier. « Je sais à quoi tu penses, me dit-elle. Je ne travaille pour personne, c'est-à-dire pour tous. J'en avais marre des comités de soutien au Chili, au Kurdistan, des convois de ravitaillement en Pologne, en Roumanie. J'ai décidé de monter mon ONG ; avec Caroline et quelques vieux potes retraités de la révolution mondiale, on fait dans le barbouze humanitaire. Il y a bien des vétérinaires. On a bricolé pour la paix en Bosnie, manipulé quelques clans en Iran, détourné quelques bataillons hutus de la chasse aux Tutsis et vice-versa. On ne se reverra plus, parce que vu ton efficacité je ne pense pas que l'on croise encore Stéphanie Tyller sur un gros coup international. Bonjour chez vous. » Une voiture vint se garer devant elle, Caroline conduisait, je les vis disparaître en direction de Saint-Pierre.

Je ne m'éternisai pas non plus. Une demi-heure plus tard, à l'entrée de l'autoroute, je vis les camions de la secte bloqués par les gardes mobiles. Les Bienheureux étaient rangés en rangs, une habitude, mais cette fois-ci ils avaient les deux bras levés. Les sectateurs n'y avaient donc pas coupé.

Fin finale.

recettes

l^e s n o i s e t t e s

La noisette n'est pas une petite noise. Elle n'est pas non plus une petite noix. Loin d'être, comme la noix, une tête sans visage qui aurait deux cervelles tête-bêche, la noisette est toute simple, rondouillarde même (vue de près on dirait une citrouille-vue-de-loin). Elle emprunte son goût délicieux à l'amande et à la noix, avec une nuance de roux que lui donnent ses rapports anciens avec l'écureuil.

Jetées vives dans une tasse de café chaud – et dépiautées – la noisette et la noix – réconciliées – forment un tout qui est un régal pour toujours.

Pierre Dumayet

par Sabine Minard
et Colette Olive
illustration Michel Redon

recettes

Le riz de Camargue aux noisettes fraîches

Pour 4 personnes

200 g de riz à longs grains

500 g de noisettes fraîches

200 g de noix

1 pomme granny smith

1 tranche épaisse de jambon cru fumé

1 oignon doux à manger cru

quelques feuilles de salade variées type
feuille de chêne, frisée (selon le marché)

2 cuillerées à soupe d'huile de noisette

1 cuillerée à soupe d'huile d'arachide

1 cuillerée à soupe de vinaigre de cidre

1 citron

1 botte de ciboulette

1 tige de menthe fraîche

sel, poivre

Faire cuire le riz dans une grande quantité d'eau bouillante salée pendant 15 minutes. L'égoutter et le passer sous l'eau froide pour le rafraîchir et ôter l'amidon.

Laver et égoutter les feuilles de salade. Couper la pomme en quartiers avec sa peau, les quartiers en fines lamelles que l'on arrose du jus d'1/2 citron pour éviter qu'elles noircissent.

Décortiquer délicatement les noisettes qui doivent rester entières; procéder de la même façon pour les noix.

Couper le jambon en gros cubes, les réserver au frais.

Laver les herbes; ciseler la ciboulette et effeuiller la menthe.

Éplucher l'oignon doux et le détailler en très fines lamelles sur une planche à découper; détacher les anneaux.

Préparer la vinaigrette dans un grand bol : verser le vinaigre, le jus d'1/2 citron, sel et poivre. Mélanger en fouettant; incorporer progressivement et en tournant l'huile d'arachide, puis l'huile de noisette.

Garnir le fond d'un beau saladier de feuilles de salade, les parsemer de feuilles de menthe.

Dans un autre récipient, mélanger le riz,

les noix et les noisettes avec le jambon cru.

Disposer joliment cette préparation sur la salade.

Décorer avec les anneaux d'oignon et les lamelles de granny. Parsemer de ciboulette.

Servir très frais, la vinaigrette à part.

La poule faisane en vinaigrette tiède aux noisettes fraîches

Pour 4 personnes

1 poule prête à cuire avec son foie

10 cl de vin blanc sec

250 g de noisettes décortiquées

1 échalote

1 bouquet de sarriette fraîche

50 g de beurre

2 cuillerées à soupe d'huile de noisette

1 cuillerée à soupe de bon vinaigre de vin vieux

sel, poivre mignonette

Faire fondre 30 g de beurre dans une cocotte et mettre à dorer le faisan.

Quand il a pris couleur, ajouter l'échalote émincée, la laisser suer, verser le vin, saler, poivrer et amener à ébullition.

Garder quelques brins de sarriette pour décorer le plat, puis poser le bouquet dans la cocotte. Couvrir et laisser cuire 30 minutes à feu doux.

Incorporer les noisettes et poursuivre la cuisson 10 minutes encore. Enlever le bouquet de sarriette.

Dans une petite poêle et dans 20 g de beurre, faire cuire le foie du faisan, 1 minute de chaque côté.

Lorsque l'oiseau est cuit, il faut le découper et le dresser sur le plat de service. Disposer noisettes et foie coupé en lamelles, saupoudrer de mignonette et arroser d'un filet d'huile de noisette. Porter le jus de cuisson à ébullition et le

laisser réduire jusqu'à obtenir 4 cuillerées à soupe. Verser le vinaigre en grattant le fond de la cocotte, et répartir ce jus sur les noisettes.

Décorer de brins de sarriette réservés et servir.

La terrine de lapin aux noisettes

1 beau lapin (il faut 1,5 kg de chair)

2,5 kg de chair à saucisse

100 g d'échalotes

50 g d'ail

400 g de noisettes

30 cl de pineau blanc

25 cl de cognac

10 cl de vin blanc sec

quatre-épices, laurier, un beau bouquet de thym

sel, poivre

1 crêpine de porc

Il faut désosser le lapin (ou le faire désosser par le boucher).

La chair sera mise à mariner dans le pineau et le cognac pendant toute une nuit.

Éplucher ail et échalotes; les passer à la machine à hacher avec la viande.

Incorporer à ce hachis la chair à saucisse, les noisettes concassées, la moitié de la marinade, le vin blanc, les quatre-épices, le sel et le poivre. Bien mêler le tout afin que les saveurs se fondent. Laisser reposer au frais pendant 1 heure.

En garnir une terrine. Décorer de quelques feuilles de laurier et saupoudrer de thym. Recouvrir avec la crêpine.

Fermer la terrine.

Vous aurez préchauffé le four à 210° (thermostat 7).

Placer la terrine dans un bain-marie d'eau bouillante.

Enfourner le tout et laisser cuire 2 heures.

Laisser refroidir hors du four; puis, passer au réfrigérateur.

Servir cette terrine avec des tranches de gros pain de campagne grillé, accompagnée du vin blanc sec qui entre dans sa composition.

Le carré d'agneau avec les noisettes fraîches

Pour 4 personnes

1 carré d'agneau de 8 côtes
150 g de noisettes fraîches décortiquées
16 oreillons d'abricots au naturel
1 cuillerée à soupe de sucre en poudre
4 cuillerées à soupe de fine du Languedoc
sel, poivre mignonette

Demander au boucher de dégager le manche des côtes du carré.

Frotter la viande avec un mélange de sel et de mignonette.

Faire chauffer le four à 240° (thermostat 8), puis mettre le carré à rôtir pendant 30 à 40 minutes selon les goûts.

Au bout de 10 minutes de cuisson, incorporer les noisettes. 10 minutes plus tard, ajouter les abricots égouttés.

La cuisson terminée, ôter le carré et le réserver au chaud. Dégraisser le jus de cuisson.

Saupoudrer les fruits de sucre et laisser caraméliser. Les sortir et les garder au chaud.

Déglicer le plat de cuisson avec l'alcool. Ajouter 10 cl d'eau et porter à ébullition. Verser ce jus en saucière.

Poser le rôti prêt à découper sur le plat de service préalablement chauffé. Garnir avec les oreillons surmontés d'une noisette.

Accompagner de riz blanc mêlé au reste des noisettes rôties.

Le gâteau au miel et aux noisettes

Pour 6 personnes

125 g de miel liquide

6 œufs

1 tasse de farine

1 tasse de noisettes hachées

1 cuillerée à soupe de crème fraîche

2 cuillerées à soupe de sucre en poudre

Dans une terrine, mélanger le miel avec les jaunes d'œufs. Réserver les blancs.

Mélanger farine, noisettes et sucre, incorporer petit à petit au mélange œufs et miel. Ajouter la crème fraîche, et bien mêler le tout.

Battre les blancs en neige, puis les incorporer à la pâte délicatement, en tournant.

Verser dans un moule huilé à l'huile de noisette et cuire à four doux (thermostat 4) 30 minutes.

Le gâteau meringué aux noisettes

200 g de sucre en poudre

100 g de beurre

4 œufs

100 g de farine

100 g de noisettes décortiquées
sel

Faire fondre le beurre. Incorporer le sucre et travailler cette pâte.

Monter les 4 blancs d'œuf en neige ferme avec 1 pincée de sel. Les ajouter au mélange obtenu et incorporer la farine tamisée par petites quantités.

Pulvériser les noisettes et les ajouter à la pâte. Bien mélanger. Verser le tout dans un moule à tarte beurré.

Mettre à four doux à 90° (thermostat 3) une bonne heure. Le gâteau doit être souple et légèrement blondi. Vérifier la cuisson en enfonçant la lame d'un couteau qui doit ressortir sèche.

La glace aux noisettes caramélisées

Pour 6 personnes

Pour la crème anglaise : 8 œufs, 75 cl de lait, 150 g de sucre en poudre

200 g de noisettes concassées

200 g de sucre en poudre

1/2 verre d'eau

Préparer la crème anglaise : mettre le lait à bouillir. Pendant ce temps, casser les œufs en séparant les blancs des jaunes (les blancs seront réservés pour confectionner des macarons). Mettre les jaunes dans un plat profond. D'une main, laisser couler le sucre en pluie fine sur les œufs, pendant que l'autre main tourne. Le mélange mousse et s'éclaircit. On verse petit à petit le lait un peu refroidi en continuant à tourner.

Il faut alors verser dans une casserole la future crème anglaise, la mettre à cuire sur feu doux en tournant à la cuillère en bois. Il faut bien veiller à ce que la crème ne bouille pas car elle tournerait. Au bout de 20 minutes la crème est cuite.

La verser dans une jatte et la laisser refroidir en remuant de temps en temps pour éviter la formation d'une « peau » en surface.

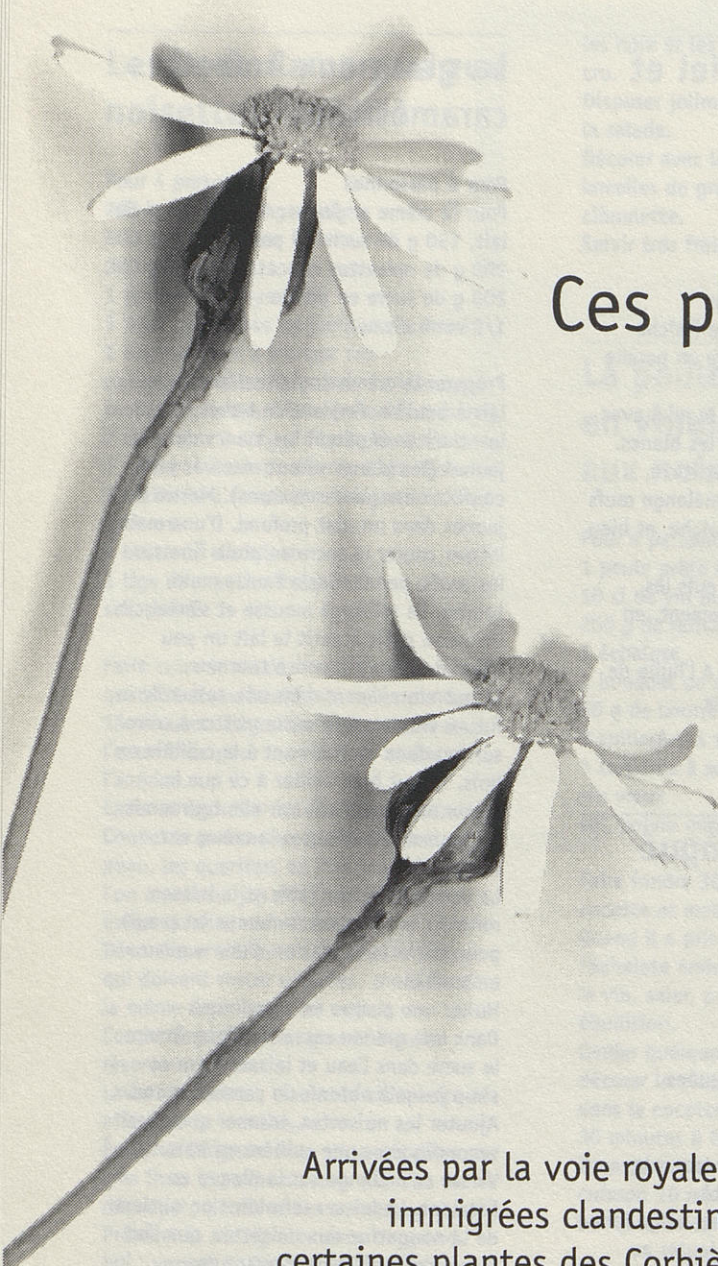
Huiler une plaque en aluminium.

Dans une grande casserole, faire fondre le sucre dans l'eau et laisser cuire ce sirop jusqu'à obtenir un caramel blond. Ajouter les noisettes, tourner quelques secondes avec une cuillère en bois.

Verser ce mélange sur la plaque en l'étalant. Le laisser refroidir : on obtient de la nougatine aux noisettes, que l'on va concasser finement avant de l'incorporer à la crème anglaise.

Verser dans des bacs à glace et bien fouetter pour éviter la formation de paillettes. Placer au freezer une nuit. D'aucuns auront une sorbetière et l'utiliseront évidemment.

essences



Ces plantes venues d'ailleurs et un animal qui a fait souche

Dans l'environnement lagrassien, quatre espèces végétales apportées parfois de façon insolite des quatre coins du monde et un animal méritent d'être identifiés et cités.

Le robinier faux-acacia (*Robinia Pseudoacacia*)

Le robinier fut l'un des premiers arbres d'Amérique à être introduit en Europe grâce à des graines récoltées dans les monts Appalaches par un navigateur. Jean Robin, jardinier des rois Henry IV et Louis XIII, planta place Dauphine à Paris le premier spécimen en 1601 avant que son fils Vespasien ne le transplante quelques années plus tard au Jardin des Plantes à Paris, qui s'appelait alors Jardin du Roy. C'est en hommage à cette première introduction que le grand botaniste Linné le dénomma *Robinia* transcrit en français robinier, du nom de son « inventeur ».

Il est surtout connu sous le nom d'acacia par la plupart des gens car les premiers naturalistes l'ayant observé l'assimilaient à un acacia d'Afrique. Le langage populaire a conservé cette appellation erronée malgré le démenti des botanistes qui préfèrent le désigner sous le nom de robinier. Cette essence colonisatrice se reconnaît à ses feuilles com-

Arrivées par la voie royale ou
immigrées clandestines,
certaines plantes des Corbières
se sont immiscées dans la flore locale
depuis plus ou moins longtemps.
Par ailleurs, quelques animaux ont
accompagné l'homme dans
ses migrations.

posées, ses rameaux épineux et surtout ses grappes de fleurs blanches et odorantes. À Lagrasse, il est particulièrement abondant sur le talus du boulevard Charles Cros entre la gendarmerie nationale et le Pont-Neuf. Son bois résistant et durable est utilisé notamment pour faire des piquets.

Le séneçon d'Afrique australe (*Senecio Inaequidens*)

L'arrivée de cette plante africaine dans la région est tout à fait insolite. Ce séneçon a été découvert autour de Mazamet dans la première moitié de ce siècle. Passager clandestin, c'est par ses graines accrochées dans la laine des peaux de mouton en provenance d'Afrique australe et destinées aux tanneries de Mazamet pour le traitement du cuir, que ce végétal s'est propagé de proche en proche pour atteindre le département de l'Aude à la fin des années soixante-dix. Connue aussi sous le nom de séneçon de Harvey, il est devenu très commun dans les environs de Lagrasse et l'on remarque aisément ses floraisons au printemps et à l'automne : capitules jaune doré au sommet de tiges frêles de 40 à 80 cm de hauteur. Colonisant aisément tous les talus, les bords de chemin ou les terrains incultes, il a été surnommé « séneçon envahisseur » en raison de sa facilité de dispersion. Certains y voyaient aussi un fléau pour l'agriculture ou la flore locale. En réalité, il joue un peu le rôle d'espèce pionnière dans les garrigues, les terrains vagues et les friches pour disparaître ensuite au profit de plantes indigènes.

Lailante glanduleux ou Faux Vernis du Japon (*Ailanthus glandulosa*)

Lorsque vous venez de Lézignan-Corbières et descendez vers Lagrasse, ralentissez au niveau du panneau annonçant le village pour observer dans le talus jouxtant la cave coopérative un arbre originaire de Chine qui se caractérise par des feuilles composées de très nombreuses folioles (« petites feuilles »). Introduit en Angleterre en 1751, il est arrivé

ensuite en France pour être surtout planté en bordure des routes et des avenues mais sa puissance drageonnante et l'odeur incommodante de ses feuilles et de ses fleurs l'ont fait abandonner peu ou prou comme arbre d'alignement et d'ornement.

Le marronnier d'Inde (*Aesculus Hippocastanum*) : le retour !

Le marronnier d'Inde est « l'arbre d'ici qui est revenu d'ailleurs ». Cet arbre était commun en France. Avant les dernières glaciations du quaternaire qui l'ont fait disparaître. Il a fallu que l'homme intervienne pour qu'il puisse faire retour au pays en 1615. Son nom latin veut dire « châtaigne de cheval » car son fruit ressemble à celui du châtaignier et parce qu'il guérissait les chevaux.

La genette (*Genetta*)

Originaire d'Afrique du Nord, ce petit carnivore farouche au corps allongé – d'une longueur totale de 90 cm dont la moitié pour la queue – se distingue par un pelage gris tacheté de noir et une queue annelée gris noir. Il est difficile d'apercevoir la genette car elle a une activité nocturne ; pourtant elle est bien présente dans les Corbières depuis plus de 1000 ans. En effet elle fut introduite en Espagne et en France lors des invasions sarrasines. Les musulmans l'avaient apprivoisée pour chasser les souris dans les habitations. C'est pourquoi elle figure sur certains tableaux médiévaux du Languedoc avant que n'apparaisse le chat domestique. Par ailleurs la genette bénéficie d'une protection totale sur le territoire national qui favorise son expansion au nord de la Loire et vers l'est du Rhône.

> par Patrick Valette, technicien forestier
de l'Office National des Forêts.

Onze inédits pour le Banquet

Partir

C'est très loin, au seuil aride d'un après-midi de l'arrière-saison, peu avant la rentrée, quand l'école reprenait au 1^{er} octobre. Je suis là parce qu'on n'a pas le temps de s'occuper de moi. C'est donc après la mort de grand-père qui, jusqu'à la fin ou presque, est descendu chaque jour en ville, où je vis, pour m'emmener chez lui, sur le coteau, et vraisemblablement la fin de l'été qui a suivi le jour éblouissant et glacial de février où mon père a dit que c'était fini. Et de fait, je ne verrai plus, à mon chevet, en ouvrant les yeux, la haute figure aux blancs cheveux qui attend mon réveil pour m'emporter.

Je n'arrive pas à me souvenir si la carrosserie miroitante où je contemple la scène est peinte en bleu nuit, si elle tire son éclat sombre, sa nuance trouble du ciel qu'elle reflète ou si ce sont les mots que j'entends qui communiquent à la réalité, à son reflet déformé, cette apparence maléfique, ces teintes cyanosées.

On m'a confié à de grandes filles de quatorze ou quinze ans, méprisantes et péremptaires, pleines de petits rires coupants, d'insinuations, de secrets. Nous sommes adossés à la grille en fer qui coiffe un muret d'un blanc cru, devant une voiture aux ailes ampoulées, au coffre bombé, bleu nuit, peut-être, ou peut-être sous un ciel étouffant, congestionné. L'air a la saveur sèche, le goût de fièvre des beaux jours finissants.

Je les ai écoutées, d'abord. J'ai essayé. Elles parlaient à voix haute et intelligible et je discernais vaguement quelque chose dans le vague. Mais quand je m'appliquais à en saisir mieux les contours, la teneur, elles se sont penchées, se sont parlé alternativement à l'oreille, les yeux au ciel ou le front baissé, comme si elles lisaient simultanément sur la caillasse du trottoir ou dans la nue métallisée les mots qu'elles échangeaient sans bruit, sans se servir de l'air intermédiaire. Ce qui fait que les choses déjà peu distinctes dont il était question s'effaçaient à peine entrevues et que parfois c'est trop de peine. Je me borne donc à observer la vie déconcertante qu'on mène dans la tôle. On peut fixer le soleil. Le muret

affecte la forme d'une ellipse surlignée de noir – la grille –, avec deux croissants par dessus, l'un beige clair qui correspond à la façade du pavillon, dans notre dos, l'autre qui représente la nue vénéneuse. Lorsqu'on se rapproche, on se découvre pourvu d'une tête de gnome ou d'animal à la lèvre épaisse, aux naseaux béants. La main, quand on la tend, devient si grande qu'on pourrait y entrer, s'y lover tout entier.

Il se peut que les trois ou quatre péronnelles aient fini par m'oublier ou par me regarder comme je me vois moi-même, comme un crétin au crâne plein d'eau. À moins qu'elles ne se soient rendu compte que je ne suis pas autrement curieux de percer leurs mystères, que tout ce manège est superflu. Il doit s'écouler un moment avant que je ne repasse, en pensée, de l'autre côté du reflet. J'ignore si c'est de l'aîné ou cadet des deux frères de la maison voisine ou de la suivante qu'il est question, quels travaux, études, à supposer qu'elles le sachent, il a entrepris au loin. Il est devenu, par le fait, quelqu'un d'étrange dont la conduite inspire aux demoiselles un mélange de dégoût, de mépris et de perplexité. Il revient, parfois, des lointains obscurs où sa vie se passe s'il se peut qu'on vive ailleurs, si le mot convient. On le voit à peine. Il parle très peu. Ce qu'il peut bien faire, on n'en a pas idée et puis – je ne crois pas avoir mal entendu, affabuler – il sent mauvais et je devine les grimaces, les nez froncés dans les visages lilliputiens, au fond du reflet.

Le mauvais que les petites pecques imputaient au malheureux, les sept ou huit ans qui me séparaient d'elles en avaient purgé l'atmosphère. Je n'ai pas été spontanément enclin, comme elles, qui ne partiraient pas et qui le savaient, confusément, à tourner l'immobilité qui les attendait en répugnance pour quiconque s'éloignait. Mais je partageais leur conviction foncière, sans quoi la clarté meurtrie, les difformités dont je me suis vu affligé ne me seraient pas restées, avec les paroles qu'elles accompagnaient ou qui les faisaient naître. Nous habitions le seul endroit de la terre où l'existence fût possible ou bien nous étions faits d'une certaine



Quatre inédits pour le Bonquet

étroite, particulière et susceptible sorte à laquelle le moindre changement de décor porterait préjudice, empêchement. Comme on n'invente rien, il faut bien, pour nourrir pareille appréhension, qu'on en ait pris le germe à l'air qu'on respire, à la terre qui nous portait.

Il faut remonter au permo-carbonifère pour comprendre nos âmes encloses. Un pouce renversé, comme au cirque de Rome, avait laissé son empreinte dans le grès ocre du primaire. On était venu, beaucoup plus tard, en occuper le creux. Nous étions cernés de collines dont la ligne de faite bornait l'horizon à moins d'une demi-lieue. On ne voyait rien d'autre. On n'imaginait pas.

Il y avait des routes, bien sûr, des nationales, même, deux – la 20 et la 89 – qui se croisaient à l'extrémité distale du pont Cardinal, entre le flanc nord de la cuvette et la rivière qui allait au couchant. Mais elles ressortissaient moins à une nécessité qu'à des considérations décoratives, avec les clous de bronze à large tête des passages protégés, les platanes pour la promenade et la ronde mécanisée des samedis soir. Dès que le ruban d'asphalte quittait l'agglomération, il commençait à se contorsionner dans les étroits de la zone métamorphique qui nous séparait de l'Auvergne, en est, cherchait à l'aveuglette son chemin à travers les creux et les bosses de la montagne limousine ou s'enfonçait dans les vallons ruisselants comme des douves qui nous séparaient du Midi. On était pris de nausée. On ne faisait que descendre et monter sur place. On n'en sortait pas. Il y avait la gare, aussi, au bout d'une avenue en pente. Jamais une locomotive n'aurait pu s'extraire de la cuvette. Aussi passaient-elles à la périphérie et leur course tangentielle, surplombante, loin d'éveiller des rêves de départ, d'envol, faisait planer sur nos têtes une écrasante menace.

Avant ça, encore, du vivant de grand-père, l'entrepôt que nous longions, main dans la main et conversant, chaque matin, pour gagner le coteau. Derrière des grilles oxydées, de la même couleur, à peu près, que le grès originel, des



carcasses de camions au profil anguleux rouillent en compagnie de bidons, de bottes de fer rond, de profilés et de poutrelles sous des tôles ondulées percées comme des cribles. Un fouillis de lisérons, d'orties, de sureaux a reconquis le terrain. Il fleurit les capots à opercules, enguirlande ridelles et marchepieds, couronne les roues ensablées, comme si l'effort dont témoignent les gros moteurs n'avait pu surmonter l'obstacle des collines, lever l'interdit. Les machines ont affronté le nord pentu comme un mur, la coupure du sud, l'est froncé, nauséeux dont les lacets, sous ombre de mener ailleurs, s'ingénient à vous perdre. Mais inégales à la tâche en dépit de leurs membrures d'acier, de leurs chevaux nombreux, elles sont revenues se coucher, vaincues, au pied du versant ainsi que font, m'a dit grand-père, les éléphants lorsqu'ils sont sur le point de mourir.

Et ce que j'ai appris, longtemps après, d'un tiers, des tri-

bulations de mon père qui fut si bien l'enfant du lieu, qui en avait si scrupuleusement assimilé l'esprit, que partir, pour lui, c'était périr. Mais il avait touché, pour prix de son zèle, un souverain remède aux atteintes de l'éloignement. C'était le sommeil. Je savais qu'il avait fréquenté des endroits aux noms gothiques, Uberach, Phalsbourg, Pfaffenhoffen, qu'on l'avait pris, avec des blessés intransportables qu'il soignait comme il pouvait, à Raon L'Étape, expédié de l'autre côté du pays, en Vendée, pour s'occuper de tirailleurs sénégalais rongés par la phtisie après quoi il était rentré pour ne plus jamais bouger.

Un camarade qui avait servi dans la même unité passa inopinément vingt-cinq ans plus tard. J'étais là. Il m'a semblé que c'est l'habitant d'un songe très ancien qui débarquait dans la réalité. Jusqu'au soir, le visiteur plein de faconde rappela des noms, des figures, des moments et je me souviens que mon père, sous un sourire affable, un peu figé, avait l'air qu'on voit aux dormeurs. Il hochait la tête, rajustait son sourire, mais je sentais bien que son approbation était de pure forme, qu'il ne se prononçait pas sur le fond de l'affaire où il s'était trouvé, paraît-il, mêlé.

Est-ce la raison pour laquelle son compagnon de rêve fit à deux reprises le récit suivant, que je transcris ? Ils battaient en retraite avec de l'infanterie, des civils, du bétail. Était-ce encore l'Alsace ou déjà la Lorraine ? Ils avaient croisé une colonne qui montait en renfort, avec des chars qui, bien évidemment, attiraient l'attention. Ça n'avait pas traîné. Le ciel s'était mis à vrombir, à hurler lorsque des avions avaient amorcé leur dégringolade droit sur l'embouteillage de charrettes, de tanks, d'ambulances, de bicyclettes et de bêtes à cornes et c'est la terre, alors, avec les attelées de bœufs, les chars, les maisons voisines, emportés par le souffle, qui était montée tumultueusement vers le ciel.

Le narrateur avait aperçu à temps l'essaim strident. Il s'était jeté dans un fossé où il avait attendu que l'averse de fer, de moellons, d'hommes et de bêtes prenne fin. Quand

il s'était relevé, le paysage avait intégralement changé. Il était creusé d'entonnoirs, jonché de véhicules incendiés, de débris de toutes sortes, de corps. Il s'était rapproché de l'ambulance qui paraissait intacte dans la désolation. La porte arrière s'était entrebâillée. Il avait vu mon père, qui de tout ce temps-là avait dormi sur une couchette, considérer d'un œil mal ouvert le tableau fumant et lui demander d'une voix candide, légèrement enrouée, à lui qui courait les bras en l'air, la bouche ouverte, ce qui était en train de se passer.

Il y avait aussi ceux qui lui ressemblaient au point qu'on se demandait quand, de loin en loin, ils nous rendaient visite, si ce n'était pas quelque version de lui-même, l'homme plus âgé ou la femme qu'il aurait pu être ou son double des rêves qui revenaient en ce lieu très étroit, ocre, concave et circulaire, de la terre dont il fut l'émanation. Ils vivaient à Paris s'ils vécurent vraiment dans l'intervalle des soirs très espacés qui les ramenaient à la source, au principe foncier où mon père se tenait avec une constance inexpugnable. Mêmes traits tombants, même mélancolie, même signe fatal qui leur avaient attiré, à tous, les grandes peines, les maux irréparables auxquels les destinait l'ascendant, sur eux, de Saturne. Quelle trompeuse espérance les avait entraînés dans le vide extérieur, quel sortilège tenus captifs des limbes que trois ou quatre fois, dans mon enfance et mon adolescence, je les ai vus quitter, l'espace d'un soir ? Ils ont emporté leur secret. Ils furent comme les envoyés du songe que mon père avait fait, à ce qu'on disait, dans l'inconnu, le gage palpable de l'absence où il excellait à se plonger et qui était à l'épreuve, même, des bombes pleuvant du ciel de la réalité.

C'est avec ces antécédents, et quelques autres, encore, qu'il a fallu envisager, un beau jour, de partir, d'essayer.

samedi 16 août

- 9 h** Parution du n° 34 de *Corbières matin*.
 > sortie pédestre.
 L'ermitage de Saint-Victor à Fontjoncouse: panoramique.
- 11 h** > cycle vidéo *Un siècle d'écrivains*
 « Dino Buzzati » (ainsi qu'à 15h et 17h).
- 11 h** > atelier de philosophie pour les enfants.
- 15 h 30** > atelier de philosophie pour les adultes.
- 16 h** > les rencontres de l'abbaye, au petit cloître
 « De Bruay en Artois à Dutroux. Le crime : valeur de la preuve ou manifestation blanche ? », par Alain Raybaud.
- 18 h** > les rencontres de l'abbaye, au petit cloître
 « La politique et la guerre. Savonarole, Machiavel, Guichardin ». Comment penser la cité quand l'état de guerre vient bouleverser les certitudes, par Jean-Louis Fournel et Jean-Claude Zancarini.
- 19 h** > le rendez-vous des orgues, à l'église.
- 21 h 30** > cinéma aux étoiles
Le journal d'un séducteur, de Danièle Dubroux, en présence de la réalisatrice.

dimanche 17 août

- 9 h** Parution du n° 35 de *Corbières matin*, dernier numéro de la série 1997.
 > sortie pédestre.
 Excursion sur l'Alaric. Un final en beauté.
- 11 h** > cycle vidéo *Un siècle d'écrivains*
 « Rainer Maria Rilke » (ainsi qu'à 15h et 17h).
- 17 h** > au petit cloître, les comédiens Marc Betton et Laurent Manzoni nous donnent à entendre un florilège de textes – Michaux, Mallarmé, Bloy, Kafka – autour des crimes et des vertus.
- 21 h** > grand concert d'orgues en l'église Saint-Michel par Jean-Pierre Lecaudey. Au programme : Charles-Marie Widor, Léon Boellmann, César Franck, Louis Vierne.



X Les Corbières gourmandes



Fortes de caractère, les Corbières symbolisent tout un art de vivre. La Méditerranée, le Languedoc, le Pays Cathare, le Golf du Lion se sont donnés rendez-vous là où la nature a été généreuse. Vous trouverez dans nos terroirs des produits de grande qualité, cultivés et nourris par des femmes et des hommes de passion. Apiculteurs, ostréiculteurs, pêcheurs, éleveurs, conservateurs, restaurateurs, ils subliment, avec talent et convivialité, la tradition et la culture gourmandes de notre pays.

> Élevages.

- **Villetritouls** : *Chantal et Jean-Gabriel Donnet* (04 68 24 04 95. Visite de la bergerie, de la fromagerie et de la cave d'affinage. Dégustation de fromages).
- **Fajac-en-Val** : *Paul et François Aveline* (04 68 79 75 32. Élevage de cochons noirs et de bœufs. Visite de l'élevage. Dégustation et vente de conserves maisons).
- *Geneviève et Maurice Bouette* (04 68 79 71 75. Élevage de chèvres. Visite de la bergerie et de la fromagerie).
- **Arquettes-en-Val** : *Martine Creuso et Pascal Gros* (04 68 24 00 46. Visite de la laiterie et de la bergerie. Dégustation et vente de lait cru et de ses dérivés. Vente d'agneau du Val de Dagne).
- **Mayronnes** : *Ferme de Carrus* (04 68 43 12 37. Élevage de poules rousses et de chèvres. Dégustation et vente de fromages de chèvres et d'œufs frais).

> Conserverie

- **Douzens** : *Conserverie Esquines* (04 68 79 19 77. Fabrication de spécialités maisons : pâtés, cassoulet, foie gras, foie de dinde, civet de sanglier aux cèpes, confit de canard aux lentilles, etc.)

> Apiculture

- **Lagrasse** : *Henri-Jean Poudou* (04 68 43 10 10. Visite des ruches, du moulin, herborisation botanique, meule et pressoir à huile d'olive. Dégustation et vente de miel).
- **Montsérét** : *GAEC Fabre et Curade* (04 68 43 30 17.

Visite commentée des installations. Dégustation et vente de miel, pain d'épices, hydromel et gâteaux).

- **Sigean** : *Edilbert Barcelo* (04 68 48 40 00. Visite du rucher. dégustation et vente de miel et de cathagène).
- *Geneviève Romero et Lucien Courtot* (04 68 48 20 08. Point de vente de miel, gelée royale et pollen).
- **Talairan** : *René Malric* (04 68 44 06 63. Stand de dégustation et de vente de miel, de fromage de chèvre et de vins).
- **Roquefort** : *Daniel Conquet* (04 68 48 44 07).
- **Montredon** : *Jean Courrent* (04 68 42 07 19).
- **Vignevieille** : *Jean Lacube* (04 68 70 00 83).
- **Embres et Castelmaure** : *Gérard Mazerm* (04 68 45 96 92).
- **Portel** : *Jean Soulié* : (04 68 48 29 29).
- **Montlaur** : *Christian Thene* (04 68 24 00 00).
- **Cucugnan** : *Miellerie des deux Châteaux* (04 68 45 45 25).

> Ostréiculture. Tous les jours sur les lieux de production.

- **Plage des chalets** : *Base conchylicole de Gruissan*.
- **Leucate-Village**, entre Port-Leucate et le village naturiste : *Grau des ostréiculteurs de Leucate*.

> **Syndicat de l'AOC Corbières**,
Maison des Terroirs,
Le Château-11 200 BOUTENAC
Tél. : 04 68 27 73 00.

renseignements pratiques

corbières matin

Lieux et horaires d'ouverture

> **La librairie**

de l'abbaye est ouverte tous les jours, de 10 heures à 20 h 30.

> **L'exposition**

de dessins de Jean-Louis Tripp et Jean-Pierre Cagnat, à l'abbaye, de 14 heures à 19 heures.

> **Les projections du cycle vidéo**

ont lieu à 11 heures, 15 heures et 17 heures, dans l'ancienne cuisine des moines de l'abbaye.

> **L'atelier de philosophie pour les enfants**

se déroule de 11 heures à midi à l'école du village.

> **L'atelier de philosophie pour les adultes**

a lieu à l'école, chaque après-midi à 15 heures.

> **L'atelier de tiffin**

(alphabet des Touaregs) se tient à l'abbaye, chaque jour de 15 h 30 à 17 heures.

> **Le bistrot du Banquet,**

Au comptoir du livre, est ouvert tous les jours à l'abbaye de 10 heures à 22 h 30. Y sont proposés : dégustation de vin, boissons, glaces, tartines du pays, salades...

> **Le cinéma aux étoiles**

a lieu chaque soir à 21 h 30 à l'abbaye. Entrée: 35F, gratuit moins de 12 ans.

corbières matin

est le bulletin de l'association
Le Marque-page (régie par la loi de 1901).

Adresse 11220 Lagrasse; tél. : 04 68 24 05 75

Directeur de publication

> Jean-Michel Mariou

Comité de rédaction

> Dominique Blanc > Michèle Planel > Alain Raybaud
> Philippe Rochette > Jean-Claude Zancarini > Nicole Zimmermann.

Corrections > Laure Clément > Francine Andreieff

Stagiaire > Elsa Brunet

Conception graphique

> Imme Werner

Photo numérique

> Prise de vue : Simon Andreieff
> traitement de l'image : Jean-Marc Fabius et Virginie Barcelona

Publicité > Célia Fayeton

Impression sur DocuTech Rank Xerox à l'école du village

> Roland Defaye > Ludovic Van Den Driessche > Éric Dovergne

Diffusion > Suzanne Beaujour

Distribution

> L'Indépendant.

corbières matin est édité grâce au soutien de
The Document Company Rank Xerox, des papeteries Arjo Wiggins
et de l'A.O.C. Corbières.

Retrouvez le Banquet du livre et Corbières matin sur Internet

<http://www.chrono.fr/banquetdulivre>

Conception > Francisco Cabrita > Alexandre Ganea

Sorties pédestres

Le rendez-vous est fixé chaque matin à 9 heures précises au Point Accueil du Banquet, sur le boulevard de la Promenade. Les circuits durent de 2 à 3 heures environ. Ajouter un quart d'heure ou une demi-heure en fonction de la situation du sentier par rapport à Lagrasse. Prévoir des chaussures de marche confortables, un couvre-chef, et un demi-litre d'eau minimum par personne.

Restaurants

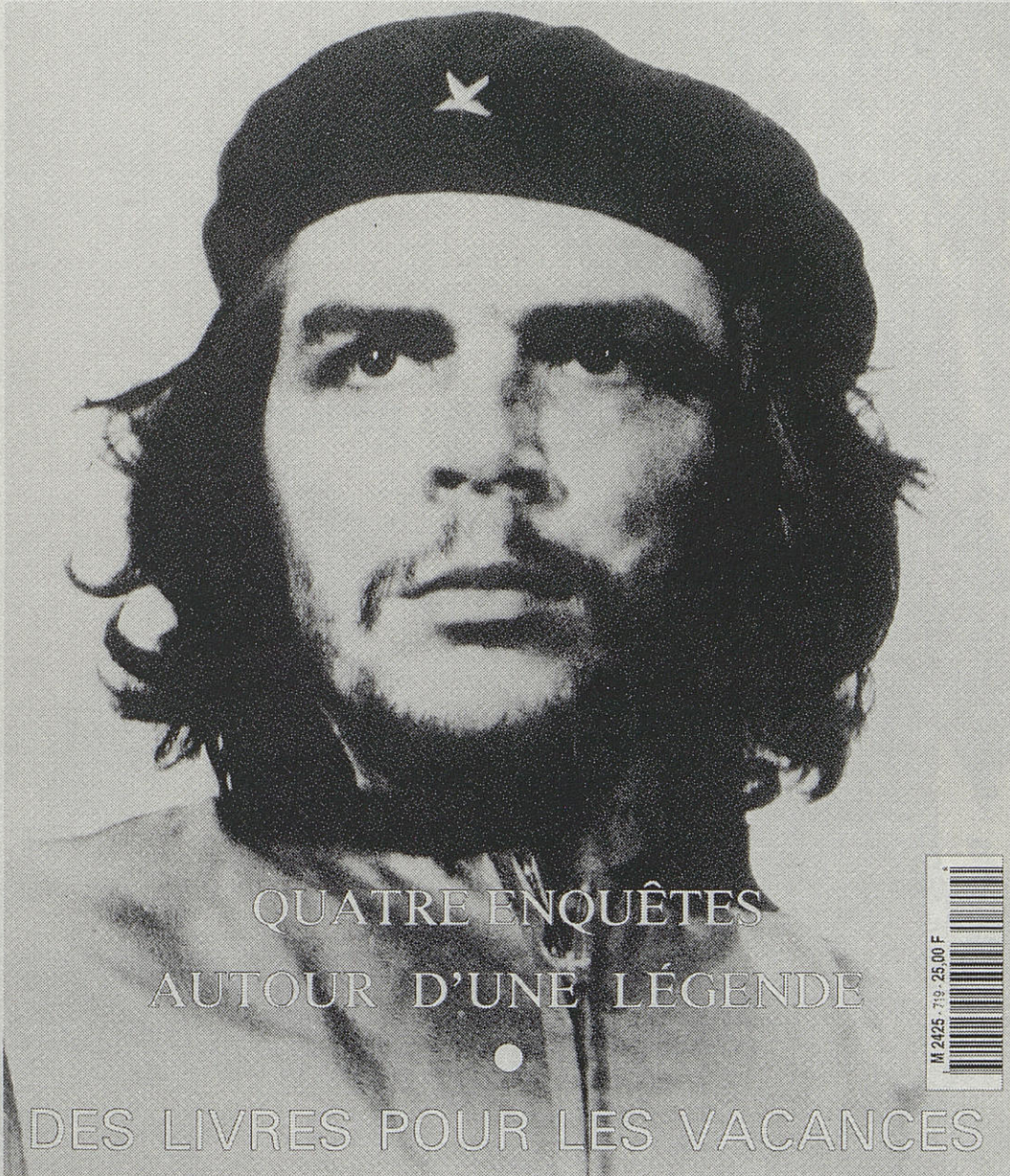
Les restaurateurs partenaires du Banquet organisent chaque soir deux formules spéciales, avant et après les séances de cinéma, les concerts et les colloques, pour vous permettre de ne rien rater. Premier service entre 19 heures et 21 heures; deuxième service à partir de 23 heures

- > **Hostellerie Charlemagne** : 04 68 43 10 89
- > **Le Saint-Hubert** : 04 68 43 15 22
- > **Les Trois Grâces** : 04 68 43 18 17

La Quinzaine littéraire

719. Du 1^{er} au 15 JUILLET 1997/PRIX : 25 F (F.S. : 8,00 - CDN : 7,75)

Directeur de la publication : Maurice Nadeau



ABONNEZ-VOUS

(en vente dans les kiosques)

La Quinzaine
littéraire

Un an : 425 F

Etranger : 560 F
par avion : 740 F

Six mois : 225 F

Etranger : 323 F
par avion : 413 F

35, rue Saint-Martin - 75194 Paris
CCP Paris 15551-53

demain n° 35

dimanche 17 août

Affiche : La justice et la guerre **p.5** > l'Aude des lettres : Charles Trénet **p.22** >

Crimes et vertus en Corbières : L'histoire sainte et l'opéra du pauvre **p.24** >

Cadavre exquis : Philippe Rochette, Jacques Joulé **p.25** >

Un été, des étals : La noisette **p.29** > Garrigue : Les immigrées clandestines **p.32** >

Inédits : Pierre Bergounioux **p.34**

Le quotidien du banquet

v

Le grand concert d'orgues
avec Jean-Pierre Lecaudey

v

Le florilège des textes :
Michaux, Mallarmé,
Bloy, Kafka

v

Un portrait
de Rainer Maria Rilke

v

La sortie pédestre